

BRABANT

tourisme



REWISBIQUE
Archives

M2

EL N° 2

MAI 1986

BRABANT

tourisme

MAI 1986

Prix du numéro : 80 F.
Cotisation 1986 (6 numéros) : 450 F.

Bruxelles, microcosme du tourisme européen, par Didier Rober	2
Les deux enceintes et les diverticules romains de Bruxelles, par Willy Ch. Brou	3
Glabais, par Jean Mevisse	8
Court-Saint-Etienne et ses hameaux, par Joseph Delmelle	12
Le Musée Agricole de Beauvechain, par Gaëtan de Streel	22
Les étapes du passé agricole, devenir de notre société, par P.F.J. Abeels	25
Les Van den Bossche, par Frédéric Gérard	30
Mamémo, par Roger Deldime	38
Une gerbe d'abbayes brabançonnnes, par Gladys Guyot	41
Expositions, par Yves Boyen	48
Vient de paraître, par Gilbert Menne	50
Avis et Echos, par Yves Boyen et Catherine Ansiau	51
Les manifestations culturelles et populaires	56

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique de la Province de Brabant, pour la Communauté française

Président : Francis De Hondt, député permanent

Vice-Présidents : Jacky Marchal et Didier Rober, députés permanents

Directeur : Gilbert Menne

Secrétaire : Alex Kouprianoff

Rédacteur en chef : Yves Boyen

Secrétaire de rédaction : Catherine Ansiau

Présentation : Marc Schoupe, Nadine Willems

Imprimerie : Dewarichet s.p.r.l.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Il existe une édition néerlandaise de la revue « Brabant » qui paraît neuf fois par an et qui contient des articles originaux.

Affiliée à la Fédération de la Presse Périodique de Belgique (FPPB).

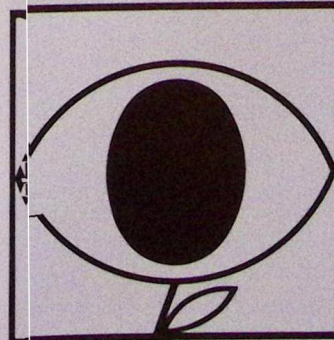
FEDERATION TOURISTIQUE DE LA PROVINCE DE BRABANT

Communauté française a.s.b.l.

Rue du Marché-aux-Herbes 61
1000 Bruxelles

Tél. 02/513 07 50
Télex B Bru B 63245
CCP - 000-0385776-07

Bureaux ouverts de 9 à 16 heures.
Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.



ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE :

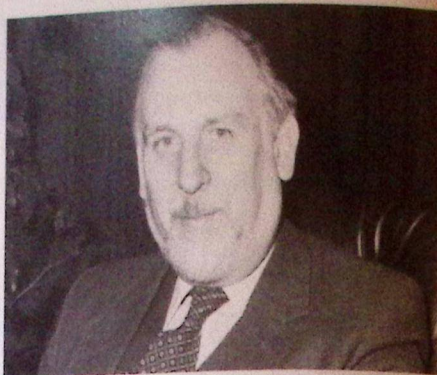
Bruxelles, microcosme du tourisme européen : Walter Hudders; Les deux enceintes et les diverticules romains de Bruxelles : Walter Hudders et archives du Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant; Glabais : Georges de Sutter, Roland Caussin, Jean Mevisse et Laszlo Arany; Court-Saint-Etienne et ses hameaux : Alex Kouprianoff, Hubert Depoortere, Georges de Sutter et Roland Caussin; Le Musée Agricole de Beauvechain : Roland Caussin; Les étapes du passé agricole : Roland Caussin; Les Van den Bossche : photos aimablement prêtées par l'auteur; Mamémo : photos gracieusement mises à notre disposition par l'auteur; Une gerbe d'abbayes brabançonnnes : Arthur Haulot, Zingher, Georges de Sutter, Roland Caussin, A.C.L. et C.G.T. - Esterhazy; Expositions : photos gracieusement offertes par les artistes; Avis et Echos : Roland Caussin et Walter Hudders.

Au recto de notre couverture : le ravissant béguinage d'Anderlecht, blotti au pied de la Collégiale des saints Pierre et Guidon, fut fondé en 1252 et restauré à plusieurs reprises, notamment au cours du XVI^e siècle, la dernière campagne de remise en état des locaux remontant à 1974-1979. Le béguinage, qui abrite un pittoresque musée de folklore, le seul du genre dans l'agglomération bruxelloise, rouvrira incessamment ses portes au public. Signalons à nos fidèles lecteurs qu'un article sur le béguinage d'Anderlecht, dû à la plume savante de Jean-Pierre Vanden Branden, conservateur des Musées communaux d'Anderlecht, paraîtra dans le numéro spécial 3-4 1986 de « Brabant Tourisme », qui sortira de presse à la fin du mois d'août prochain (Photo : P.-F. Merckx).

Au verso de notre couverture : la Chapelle Sainte-Anne, à Auderghem, englobée, de nos jours, dans le domaine de Val-Duchesse, est un exemple typique de l'architecture romane telle qu'elle fut appliquée dans la campagne brabançonne et, notamment, aux environs de Bruxelles. Elle fut restaurée, avec infiniment de goût et de mesure, par le chanoine Lemaire (Photo : P.-F. Merckx).

Editorial

Bruxelles, microcosme du tourisme européen



Capitale de la Belgique, province chamière du pays, ville de congrès, siège du Marché Commun et de nombreuses institutions économiques et politiques supra-nationales, Bruxelles occupe une position privilégiée sur l'échiquier européen. Cette position de force n'est pas le fruit d'un heureux hasard, mais le résultat d'un long cheminement.

Idéalement située à la croisée des grandes voies de pénétration de notre continent, au cœur même de l'Occident, Bruxelles devint d'abord le point de rencontre, puis de fusion des deux grands courants intellectuels, culturels et scientifiques qui imprègnent encore, de nos jours, notre vieille civilisation occidentale, à savoir les courants latin et germanique.

Ce double et puissant apport a non seulement contribué à faire de Bruxelles la terre d'accueil, d'échanges et de rencontres par excellence, mais a aussi profondément marqué ses habitants, les élevant au rang d'Européens avant la lettre.

C'est la combinaison ou plutôt l'heureux dosage de ces deux courants qui ont fait et font plus que jamais de Bruxelles une région où les Européens se sentent un peu comme en famille avec toutefois une petite pointe d'exotisme qui confère à notre capitale un attrait particulier.

Dans cette vocation européenne de notre capitale, le tourisme – troisième industrie du pays – peut, doit et joue d'ailleurs un rôle capital. Savez-vous, par exemple, que sur 100 personnes séjournant dans les hôtels bruxellois, 95 sont des touristes étrangers et que les hôtels de l'agglomération bruxelloise représentent à eux seuls près de 40 % des nuitées d'étrangers enregistrées dans l'ensemble de la Belgique.

Dans ce concert de séjours, les Européens et principalement nos clients traditionnels (Allemands, Français, Anglais et Hollandais) se taillent la part du lion, quoique suivis de près, depuis quelques années, par les ressortissants américains attirés souvent par le tourisme dit d'affaires.

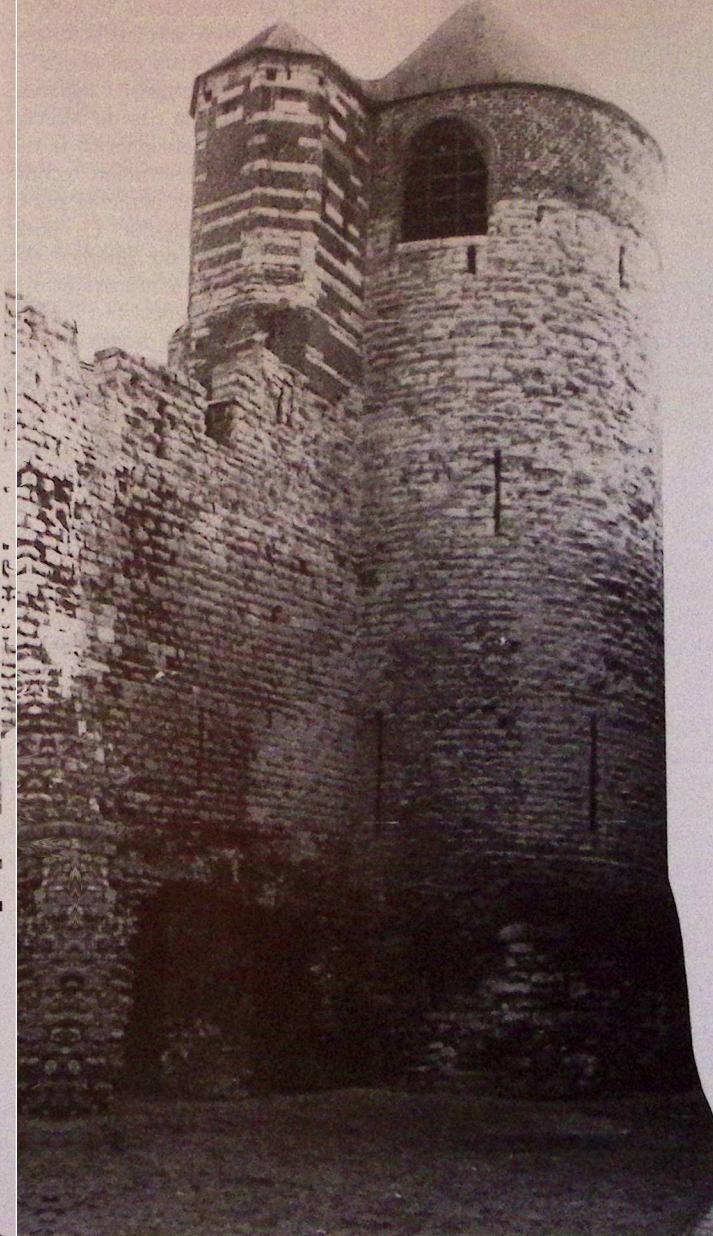
Cette présence de notre capitale, sur le plan européen, ne nous étonne pas, car les motifs de séjourner à Bruxelles sont nombreux : monuments prestigieux, musées incomparables, animation quasi permanente sur les plans culturel, artistique et folklorique et, the last but not the least, sa gastronomie dont la réputation a largement débordé nos frontières.

Compte tenu de ce capital et du potentiel qu'il représente, à nous, par le biais du tourisme, de contribuer à une promotion encore meilleure de notre capitale et à son rayonnement à travers toute l'Europe et, pourquoi pas, à travers le monde.

Didier ROBER,
Député Permanent,
Vice-Président de la Fédération Touristique du Brabant
Communauté Française.

Les deux enceintes et les diverticules romains de Bruxelles

par Willy Ch. BROU



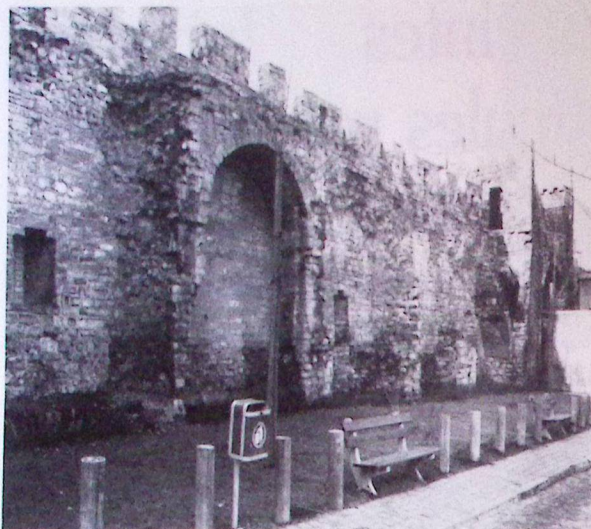
Au cours de son histoire, notre future capitale s'est abritée derrière une imposante ceinture de murs et de tours dont il reste encore de nos jours de précieux vestiges.

Après n'avoir été qu'une bourgade dont le seigneur occupait un château construit dans la vallée de la Senne, près de l'actuelle place Saint-Géry, ses bourgeois réclamèrent des droits vers la fin du XII^e siècle. Une première charte leur fut octroyée par le duc Henri I^{er} de Brabant, en 1229; elle créait un échevinage, autorisant l'érection d'une potence et d'un pilori, l'usage d'un sceau et la construction de remparts.

La première enceinte ne comprenait qu'un talus de terre protégé par des fossés et surmonté de palissades pointues. Progressivement, l'enceinte fut renforcée par un système de tours et de murailles en pierre de taille, judicieusement dressées derrière des parties maréageuses ou au sommet d'escarpements naturels.

Cette première enceinte de pierres fut achevée vers 1267. Elle développait une longueur de quelque quatre kilomètres et

La Tour dite d'Anneessens fut restaurée vers 1965 par Jean Rombaux, architecte de la ville de Bruxelles.



La Tour de Villers et vestiges des remparts de la première enceinte.

comportait une trentaine de tours de défense et sept portes.

Au cours de la guerre entre le duc de Brabant, Wenceslas de Luxembourg, et le comte de Flandre, Louis de Male, les Bruxellois furent battus dans la campagne de Scheut et leur ville fut occupée par les Flamands. A la tête d'une petite troupe, Evrard 't Serclaes parvint à s'emparer de l'étendard du comte de Flandre, qui flottait sur la maison de l'Etoile, sise Grand-Place et à le remplacer par le drapeau brabançon, ce qui provoqua la panique des troupes occupantes et leur retraite précipitée. La ville tira leçon de cet épisode tragique et procéda à l'érection d'une nouvelle enceinte dès 1357, sur ce qui est dénommé de nos jours « la petite ceinture ». L'entreprise fut achevée une vingtaine d'années plus tard.

Le tracé de la première enceinte

A la fin du XIX^e siècle, P. COMBAS, historien, a dressé un plan précis de cette enceinte dont de nombreux vestiges étaient encore apparents.

Commençons notre promenade à la Steenpoort (Porte de pierres ou Porte de la Pierre) hélas disparue, mais qui se situait dans le bas de la rue de Rollebeek, avant d'être démolie en 1759.

Près de cette porte, se dresse encore de nos jours, le Hoektoeren (porte d'angle); on l'appelle aussi Tour Anneessens, parce que ce doyen de la Nation de Saint-Nicolas et ardoisier-tourneur de profession fut emprisonné en 1718 avec quatre autres doyens de Nation dans la Steenpoort toute proche, avant d'être décapité le 19 septembre 1719. De la Steenpoort partait une route vers Hal.

Traversant le boulevard de l'Empereur, nous nous engageons dans la rue des Alexiens le long de laquelle se dresse, à sa droite, un remarquable vestige de l'enceinte. La rue elle-même n'était à l'origine qu'un fossé marécageux baignant le pied du rempart dont on peut voir les deux faces. La face externe est visible de la cour de l'école dont l'entrée est située en face du n° 39 de la rue des Alexiens. Son parement vertical et sa très belle tour ronde sont garnis d'embrasures et de créneaux. La face interne

de la muraille se voit de la rue de Villers toute proche. On en aperçoit le chemin de ronde et ses créneaux, des arcades, des niches, des escaliers d'accès, etc.

Un tronçon de rempart était encore visible rue de Ruysbroeck mais fut démoli en 1956. Un autre tronçon subsiste encore dans la cour de l'Athénée, rue du Chêne.

Reprenons la rue des Alexiens. Nous la descendons, traversons la rue du Midi, suivons la longue rue des Moineaux qui aboutit à la porte d'Overmolen, disparue, qui enjambait la rue du Marché au Charbon, tout près de la rue des Olives. Overmolen signifie moulin d'amont, alimenté par la Senne toute proche. La porte donnait accès au quartier des foulons et des teinturiers et à la route vers Anderlecht.

L'ancien rempart passait près de l'église Notre-Dame de Bon Secours, traversait le boulevard Anspach, longeait la place Fontaines et suivait approximativement la rue de la grande Ile, qu'enjambait la porte du Lion, disparue.

L'enceinte fortifiée traversait le quartier des Riches Claires non loin de la place Saint-Géry et atteignait le quartier Sainte-Catherine, dont l'église et le marché étaient en dehors de l'enceinte. Toute proche se trouvait la porte Sainte-Catherine, disparue. Par contre, subsiste encore, à proximité, la Tour Ronde ou Tour Noire, remarquablement restaurée en 1888, grâce au bourgmestre de Bruxelles, Charles Buls.

Au pied du parking 58 se trouvait la porte de Laeken (ou d'Anvers) sous laquelle passait la rue de Laeken.

De cette porte, l'enceinte va monter progressivement en ligne droite jusqu'à la Cathédrale Saint-Michel. Elle traversait la place de la Monnaie, longeait la rue du Fossé-aux-Loups, ancien fossé marécageux, au sommet

de laquelle se trouvait la porte de Warmoes. Celle-ci était traversée par la rue Montagne-aux-Herbes qui se prolongeait dans le Marais et la rue Verte en direction de Schaerbeek et de Cologne.

Près du chevet de la Cathédrale Saint-Michel, dans le jardin du n° 15, rue du Bois Sauvage, se trouve un important vestige du rempart : un tronçon de muraille entour du « doyen ». Cette tour défendait la porte du Treurenberg, démolie en 1760, sous laquelle passait la route vers Louvain.

A cet endroit, la muraille atteignait le plateau et en suivait approximativement le bord, via la rue Royale pour atteindre la cour du Palais Royal. De là, l'enceinte tournait le palais des Ducs de Brabant en suivant la rue de Namur jusqu'à son carrefour avec la rue Brederode, où se trouvait la porte de Coudenberg, démolie en 1760 et sous laquelle partait la route vers Namur.

De cette porte, le rempart descendait le long du bord du plateau jusqu'à la Steenpoort et la rue Anneessens ou Hoektoeren.

Il reste-t-il de la seconde enceinte de Bruxelles?

Elle date de la seconde moitié du XII^e siècle et se déployait sur quelque huit kilomètres et comptait sept portes et septante-quatre tours.

Les sept portes étaient érigées sur les mêmes axes routiers que celles de l'enceinte antérieure.

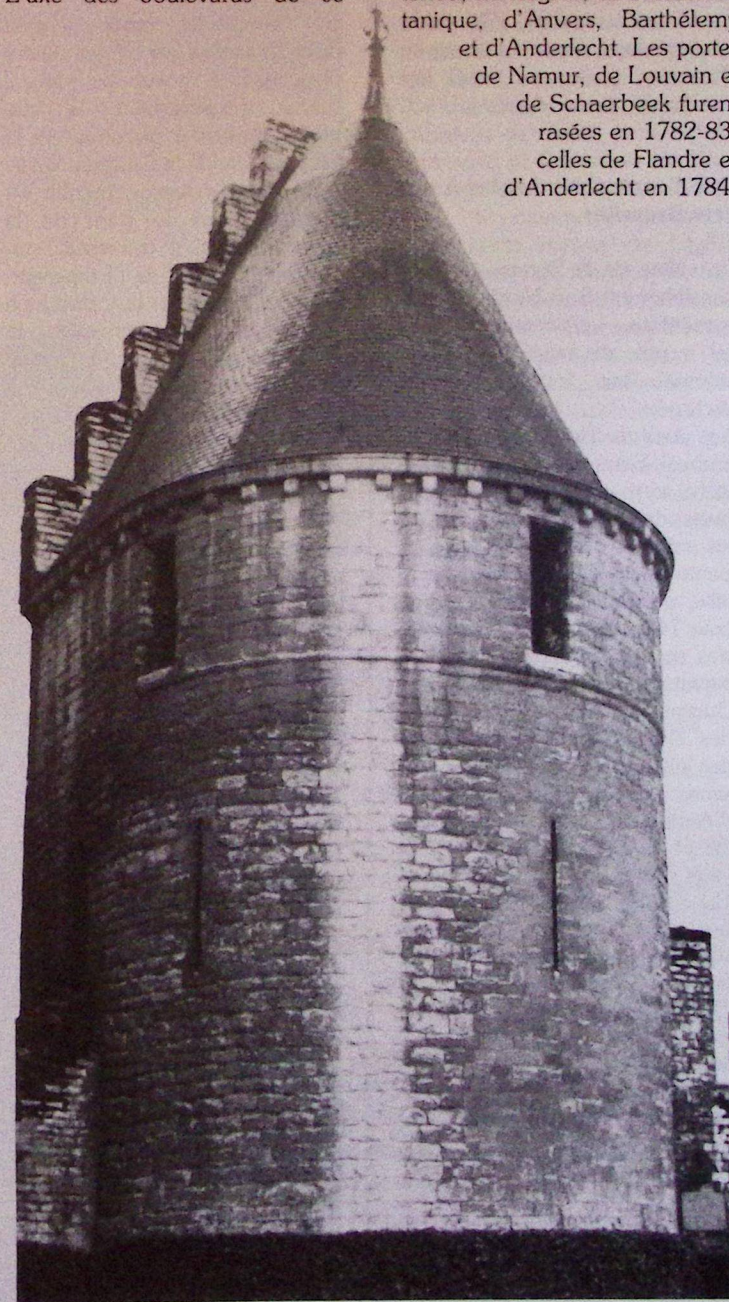
Ainsi la porte d'Obbussel ou de Hal correspond à la Steenpoort, la porte de Namur à celle de Coudenberg, la porte de Louvain à celle du Treurenberg, la porte de Flandre à celle de Sainte-Catherine, la porte d'Anderlecht à celle d'Overmolen, la

La Tour Noire, restaurée en 1888, à l'initiative du bourgmestre, Charles Buls.

porte d'Anvers à celle de Laeken, la porte de Schaerbeek ou de Cologne à celle de Warmoes. Bien que deux fois plus longue que son aînée, avec des murailles et des portes fortifiées bien plus importantes, cette seconde enceinte a totalement disparu à l'exception de la porte de Hal. L'axe des boulevards de ce

qu'on appelle aujourd'hui la « petite ceinture » correspond à peu près au tracé des anciens remparts. L'importance de la porte de Hal permet d'imaginer ce que fut celle de cette gigantesque entreprise.

La « petite ceinture » comporte les boulevards du Midi, de Waterloo, du Régent, du Jardin Botanique, d'Anvers, Barthélemy et d'Anderlecht. Les portes de Namur, de Louvain et de Schaerbeek furent rasées en 1782-83; celles de Flandre et d'Anderlecht en 1784.



La porte de Hal fut édifée de 1357 à 1383, sur l'emplacement de l'ancienne léproserie Saint-Pierre, qui a d'ailleurs donné son patronyme à l'actuel hôpital universitaire, tout proche de la porte.

La porte de Hal servit longtemps de prison et fut sauvée de la destruction grâce à une restauration assez fantaisiste. Elle abrite un important musée d'armes et d'armures anciennes, hélas fermé depuis deux décennies.

Des diverticules romains à travers Bruxelles

La vallée de la Senne, orientée sensiblement Sud-Nord, est dissymétrique. Le versant occidental a peu de relief, le versant oriental est nettement plus escarpé.

Les rues de Bruxelles vers Molenbeek-Saint-Jean et Anderlecht sont planes sur une longueur de deux mille mètres. Celles orientées vers l'est sont en pente raide vers le haut de la ville, passant de la cote 20 à la cote 74 pour atteindre cent mètres dans les quartiers de l'Observatoire et de l'altitude 100.

Durant la période néolithique, des chasseurs et des pêcheurs ont laissé des traces de leur présence sur le territoire de Jette, d'Anderlecht, de Laeken, d'Uccle et de Boitsfort. Des sites de l'âge du fer (700 à 200 avant J.-C.) ont été découverts à Schaerbeek (Kattepoel), à Anderlecht (Champ Sainte-Anne) et à Molenbeek (Laekenveld).

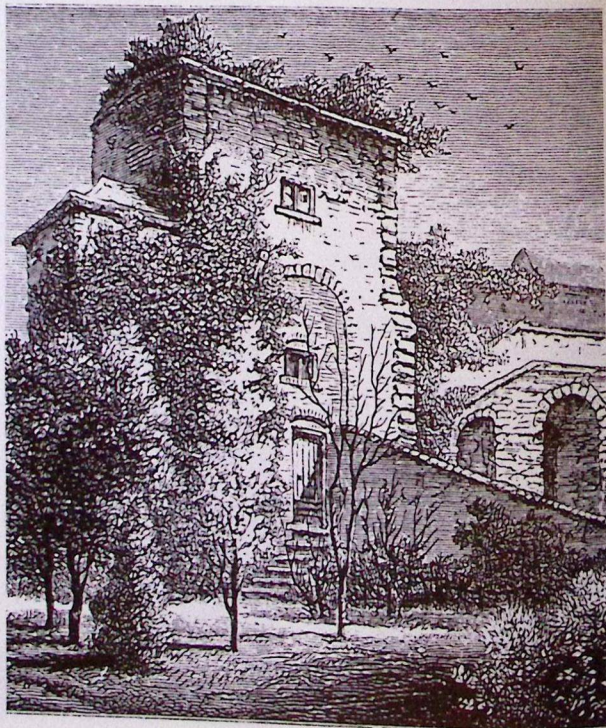
Des villas romaines ont existé de part et d'autre de la Senne sur le territoire des communes suburbaines : on n'en a pas découvert sur celui de Bruxelles-ville.

Des traces de routes romaines ont subsisté dans l'aggloméra-

La Tour du Doyen située au fond du jardin de la cure de la cathédrale Saint-Michel (dessin de E. Puttaert).

tion bruxelloise : la « chaussée romaine » sur les hauteurs de Laeken, le « Dieweg » sur les crêtes d'Uccle en direction d'Anderlecht, et un « diverticulum » sur le plateau du versant oriental de la vallée de la Senne, à quelque vingt mètres au-dessus du niveau des inondations de la rivière.

Ce diverticule romain entrainait dans Bruxelles par ce qui devint plus tard la porte de Hal. Il suivait sensiblement la rue Haute, passait à proximité de la future église de la Chapelle où se dressait un « steen », menhir ou dolmen, d'où le nom de la Steenpoort qu'il traversait, suivait le boulevard de l'Empereur, longeait la base de la Cathédrale Saint-Michel, franchissait la porte de Schaerbeek, traversait le Jardin Botanique et par la rue Verte, à travers Saint-Josse-ten-Noode, franchissait la limite de Schaerbeek et longeait une importante construction romaine, villa ou oratoire, sur les fondations de laquelle s'érigera l'église

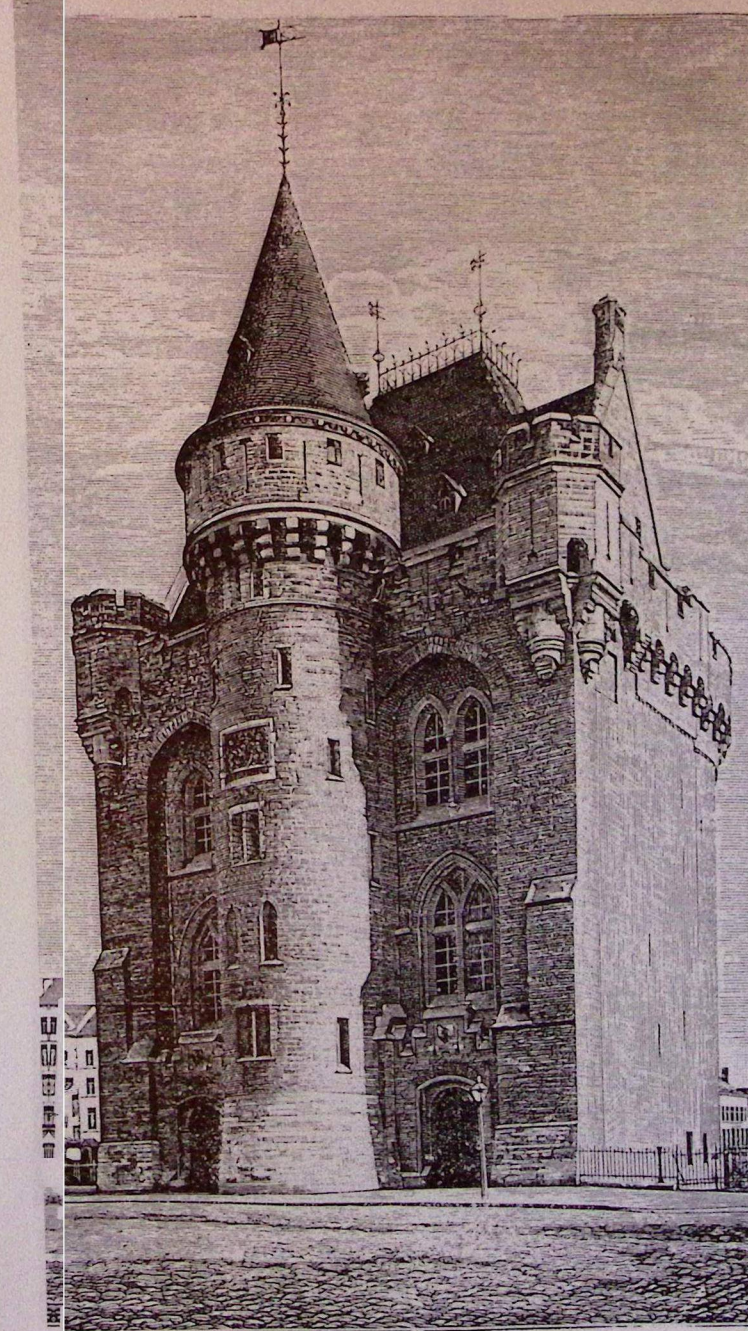


Sainte-Marie. Par la place Liedts, la place communale et la chaussée d'Helmet, le diverticule atteignait la limite d'Evere. A travers Evere, Haren et son église Sainte-Elisabeth, à tour romane, le nord-est de Diegem et son Schietveld, le vieux chemin suit le Veldweg jusqu'à la limite de Machelen où il se prolonge par la Heirbaan (route de l'armée); par Klein-Peutie, son église Saint-Martin et sa Groenstraat (Verte Chaussée), la route antique atteint le point commun aux limites de Peutie, de Perk et de Vilvorde, tout près d'un lieu-dit « Plattestein » (Pierre Plate), où se dressait peut-être un vénérable dolmen ou menhir préhistorique. Traversant Perk, l'itinéraire rejoignait dans la partie nord de cette commune la « Oude Waversche Baan » (Vieille Route de Wavre), tronçon de l'antique voie romaine qui reliait Baudeset par Wavre, Perk, Elewijt et Malines à Rumst.

Un autre diverticule romain traversait Bruxelles d'Est en Ouest,

reliant deux anciennes chaussées romaines :
- la chaussée Baudeset-Basse-Wavre-Huldenberg-Duisburg-Perk-Elewijt-Mechelen-Walem-Utrecht

- la chaussée Kester-Gooik-Sint-Katherina-Lombeek-Asse-Merchtem-Londerzeel-Ramsdonk-Hombeek-Mechelen. Venant de Leuven (Louvain), par Meerbeek, Everberg, Kraai-nem, Woluwe-Saint-Etienne, Saint-Josse-ten-Noode, le diver-



ticule entrainait dans la première enceinte de Bruxelles par la porte du Treurenberg.

Traversant le futur boulevard de l'Empereur, il suivait la Steenstraat, traversait la Senne près du Plattestein, menhir ou dolmen, traversait la grande Ile où se dresserait, des siècles plus tard, le premier « castellum » des ducs de Brabant, franchissait l'autre bras de la Senne et quittait Bruxelles par la porte de Flandre. Par la rue de Flandre, la chaussée de Gand, la ferme du Karreveld et le plateau de Koekeberg sur Molenbeek-Saint-Jean, le diverticule passait à deux cents mètres de l'église Saint-Martin de Ganshoren, suivait la limite commune de Ganshoren et de Berchem-Sainte-Agathe, suivait la Kerklaan en frôlant l'église Saint-Bavon sur Zellik, écornait l'extrémité sud de Kobbegem pour atteindre le territoire d'Asse, en son hameau de Walfergem, puis en son « nieuwe markt » et son lieu-dit « oude Barreel ».

Notes

- Voir au sujet des diverticules romains à travers Bruxelles :
- Le Folklore brabançon n° 204 de décembre 1974.
« Les Itinéraires antiques du Grand Bruxelles », pp. 394 à 436, par W. Ch. BROU.
 - Aux Editions techniques et scientifiques, rue Borrens 39-43, 1050 Bruxelles : « Routes romaines et vertes Chaussées » (1981, 250 pp.), par W. Ch. BROU.

La Porte de Hal, édifée de 1357 à 1383, est le seul vestige de la seconde enceinte de Bruxelles (d'après une gravure du XIX^e siècle).

Un ravissant village à découvrir... Glabais

par Jean MEVISSE

« Là-haut, sur le versant gauche du ruisseau qui serpente allègrement en méandres capricieux à travers les prairies, derrière les bouquets d'arbres où s'égosillent les pinsons, tapies dans l'ombre du clocher qui les domine, se cachent les maisons d'une petite localité du Roman País » (1).

Ce riant petit village, c'est Glabais, dont l'étymologie viendrait du ruisseau de la Cala (« Calabek » = ruisseau rapide, brillant), qui le traverse et y creuse une profonde vallée après avoir pris sa source non loin de la grande ferme de Toulifaut, ancienne seigneurie du lieu.

Glabais fut habité depuis la plus haute antiquité : des fouilles, manquant malheureusement de rigueur, ont ramené au jour des objets néolithiques, ainsi que les restes d'une habitation gallo-romaine, sur le promontoire où se dresse la belle cure du village, face à l'église.

Fidèle à sa vocation agricole tout en réservant bon accueil aux secondes résidences, Glabais ne



Ci-dessus : l'imposante ferme Toulifaut située à proximité de la source du séduisant et capricieux ruisseau de la Cala.

En page de droite : l'église Saint-Pierre, date, pour l'essentiel, de 1760, mais le chœur et le transept remontent à une époque plus reculée.



compte que peu de monuments ou curiosités architecturales. Paisible à l'écart des routes à grand trafic, il a su garder de nombreux coins bucoliques et tranquilles dont le touriste aura peine à se détacher. Ils ont d'ailleurs leurs lettres de noblesse et leurs charmes furent célébrés par des artistes et écrivains comme Félicien Rops, Franz Taelmans, Jules Vanpaemel, Louis Boxus, Charles Gheude, Marcel Hanon et Charles Bernard. Un rond-point du hameau des Bruyères a d'ailleurs reçu, en 1971, le nom de ce dernier académicien, rappelant ainsi que, vers la fin de sa vie, celui-ci y fit de nombreux séjours. Il faut aussi évoquer ici le grand amour que porte Henri Martin à son village natal : dans sa monographie « Histoires de

mon village », il ressuscite admirablement l'histoire ancienne et « les légendes que grand-mère racontait jadis, les soirs d'hiver, au coin de l'âtre ».

Ardent fouilleur d'archives, il nous livre aussi les anecdotes insolites ou cocasses de l'endroit. Ainsi, à la fin du XV^e siècle, les « jurés de Glabais » condamnèrent un taureau à avoir la tête coupée pour avoir tué un jeune « valleton » de quinze ans. C'est le bailli de Nivelles qui ordonna l'exécution de l'animal dont la tête fut exposée sur une roue. Mais laissons là ce riche passé pour nous tourner vers les prochaines manifestations qui animeront le village.

Le week-end des 24 et 25 mai prochains, le Syndicat d'Initiative et de Tourisme de Genappe (S.I.T.G.) organise, en collaboration avec le Comité d'Histoire Religieuse du Brabant wallon –

Section de Genappe – (CHIREL), une journée « portes ouvertes » à l'église de Glabais ainsi que diverses activités à l'extérieur : belle promenade fléchée parcourant les plus beaux coins du village, danses folkloriques par le groupe local « les Mourki-neus », exposition des œuvres d'artisans du cru, stand du S.I.T.G. qui proposera de la petite restauration ainsi que les spécialités de Genappe : la tarte et la bière du Lothier.

Revenons à l'église qui, plantée au milieu de l'ancien cimetière et entourée de quelques acacias tordus, domine un groupe d'habitations séculaires. C'est en 1760 que les pères blancs du monastère d'Affligem firent rebâtir, sur le plan d'une croix latine, l'église dédiée à saint Pierre. En fait, le chœur et les chapelles latérales sont antérieurs à cette date et sont même considérés par les spécialistes comme très anciens. L'une de

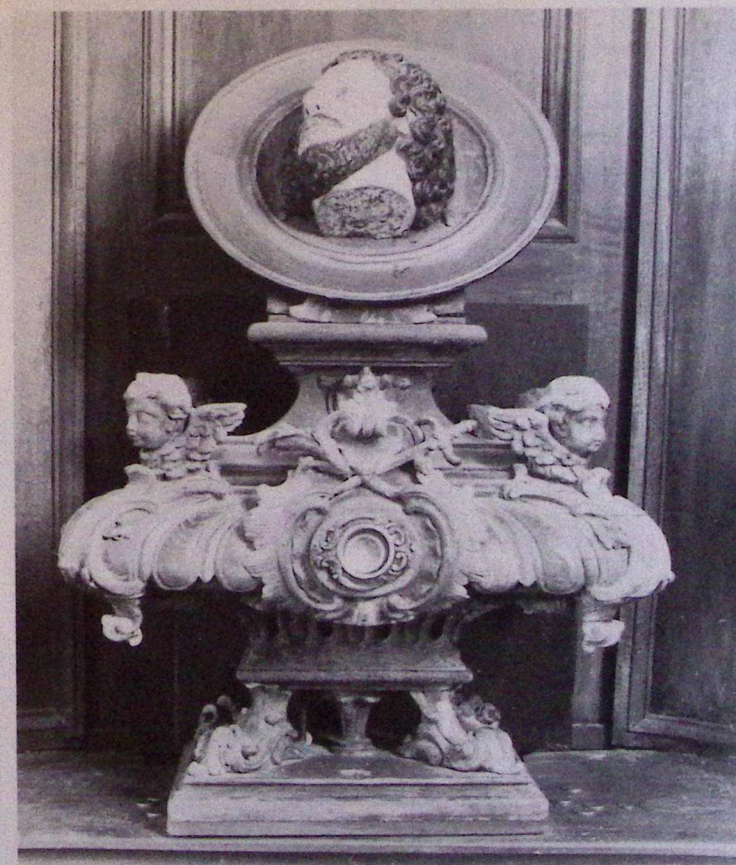
ces chapelles, dédiée à la Vierge, renferme l'imposante pierre tombale (1 m 10 sur 2 m 30) de Louis de Herissem, écuyer, seigneur de Toulifaut, décédé le 18 mai 1647 et de sa compagne, dame Hélène de Bardoul. Les bas-reliefs qui encadrent l'épithaphe portent les noms de Montmorency, Baillencour, Hérissem, Bardoul, Saive, Lamalle, Vaux et Sadan. L'autre chapelle, placée sous l'invocation de saint Jean-Baptiste, présente une œuvre d'art curieuse : c'est un grand reliquaire du XVI^e siècle, en bois noblement travaillé, avec têtes d'angelots, et sommé d'un plateau portant la tête de saint Jean-Baptiste. Cet oratoire était jadis fréquenté par d'innombrables pèlerins venus prier saint Jean-Baptiste et demander la bénédiction d'un enfant peureux ou même la guérison du cochon familial, atteint d'un mal mystérieux ! Le saint se fête le 24 juin, et à la belle saison, quand la brise légère entraîne l'arôme des foins qui vient se mêler à l'odeur sucrée des grandes tartes croustillantes... » (1).

L'église Saint-Pierre, dont l'intérieur vient d'être restauré, recèle encore quelques curiosités : quatre médaillons ovales en chêne (70 x 60 cm), d'une grande valeur artistique, un beau petit « trésor cultuel », une arche d'alliance, etc. Des panneaux retraçant l'histoire du village et de ses chapelles seront également exposés, ainsi qu'un ensemble de 168 tapisseries illustrant l'Évangile de chacun des dimanches des trois années liturgiques. L'exposition sera ouverte au public le samedi 24, de 11 à 18 heures, et le dimanche 25, de 11 à 20 heures. Des guides se tiendront à la disposition des visiteurs.

Quiconque aime le contact avec la nature et la découverte d'un petit village, qui a su conserver sa vérité paysanne, ne sera certainement pas déçu de la visite qui lui est ainsi proposée. Glabais, qui fait partie de l'entité de Genappe, est situé à quelque 25 kilomètres au sud de Bruxelles. On y accède facilement par la grand-route Bruxelles-Charleroi : à 2 km au sud du Musée du Caillou, prendre la direction « Glabais » en face du restaurant « A la Bonne Ferme ». L'église est au bout du chemin...

Note

(1) MARTIN Henri, *Histoires de mon village*, Glabais, 1977.



A gauche : une des rues pittoresques de Glabais gravitant autour de l'église du village. Ci-dessus : une œuvre curieuse, s'il en est, faisant partie du trésor de l'église Saint-Pierre : un magnifique reliquaire sommé d'un plateau où repose la tête de saint Jean-Baptiste.

Court-Saint-Etienne et ses hameaux...

par Joseph DELMELLE

Aux pages de son récent ouvrage sorti aux éditions Artis-Historia, Jean-Michel Ugeux (frère de William, né à Ixelles mais vivant sa retraite à La Roche, hameau de Court-Saint-Etienne) fait observer : « *Le Brabant wallon, ce sont certes des paysages, des fermes opulentes, des châteaux, ce sont surtout des êtres de chair et de sang qui en sont l'âme. Comment, en quelques pages parler d'eux valablement?...* »

Ayant posé la question, Jean-Michel Ugeux y répond, de manière fort surprenante – nous dirons pourquoi! –, en brossant le portrait d'un de ses voisins, établi à La Roche après avoir vécu à Bousval et, précédemment encore, à Faux (qui, comme La Roche, est un hameau de Court), et qu'il appelle « *mon ami Victor* ».

Surprenant est le choix de Jean-Michel Ugeux qui, voulant nous présenter un « type » plus ou moins représentatif de Wallon du Brabant, nous entretient de ce Victor, pur Flamand ayant vu le jour à Averbode et ayant ap-



L'église de Court-Saint-Etienne dont la tour remonte à l'époque romane.

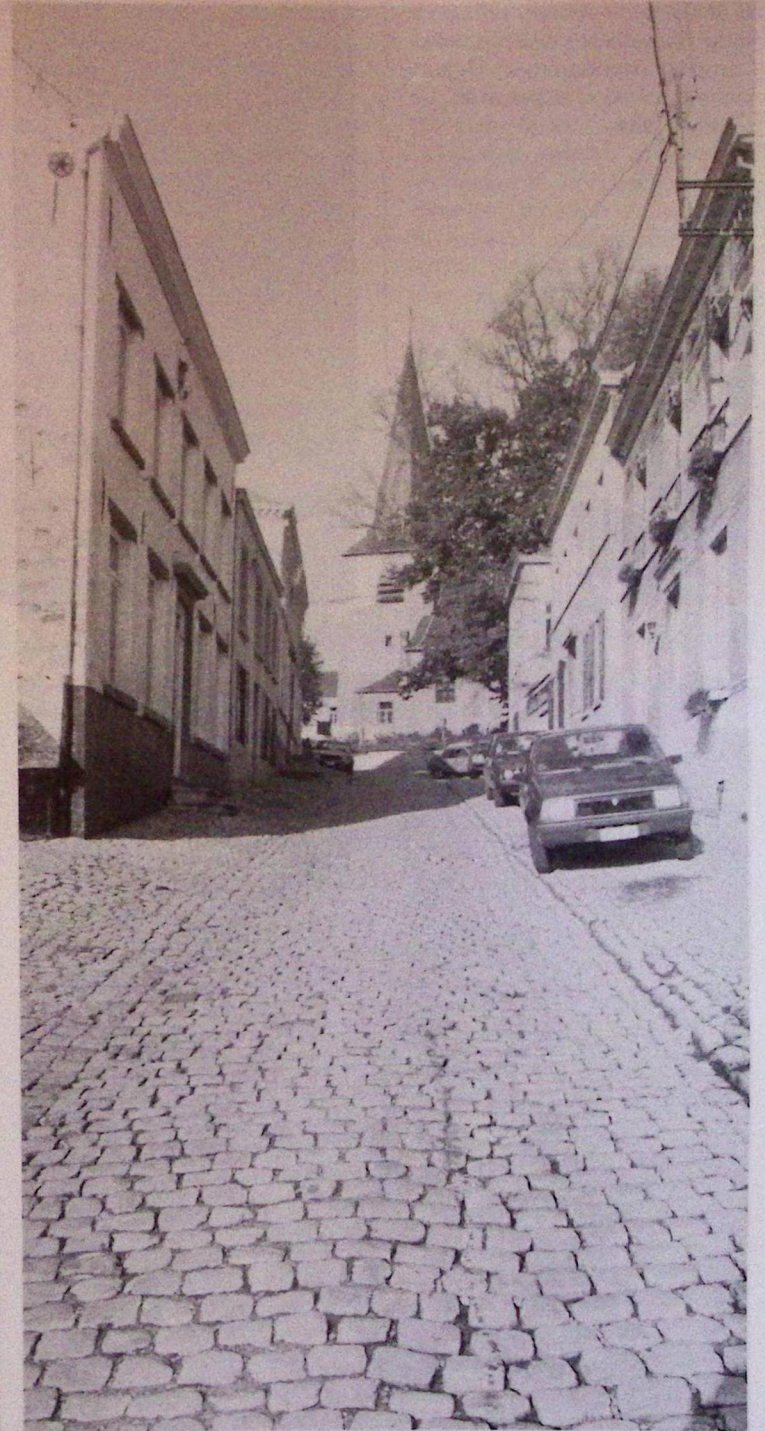
près le français sur le tas. N'y aurait-il donc pas, n'y aurait-il pas, en Brabant wallon, spécialement à Court-Saint-Etienne, un dialecte autochtone authentique et caractéristique? Henri Ceulemans, poète de Court usant du dialecte wallon d'entre Nivelles et Wavre, a composé, il y a bellelette déjà, un poème évoquant l'exode des gens du Brabant wallon vers la grande ville, voire l'Afrique ou quelque autre continent. Mais notre Stéphanois écrivait :

Quand vient l'âge de la
[pension,
Que la tête blanchit, que le cœur
[peine,
Que tout indique l'heure où l'on
[cesse,
Quand le travail est bien fait,
[alors
Ils reviennent chez nous, les
[Brabançons.
Un petit chalet sans prétention,
Tout proche de leur ancien
[village,
Dù ils reprennent leurs vieilles
[habitudes
Ils y retrouvent d'anciens amis,
Somme eux, de vieux
[Brabançons...

Traduction française, accompagnant la version originale, publiée dans la revue *Nuêr Boton*, n° 5, qui était, il y a 10 ou 15 ans, le bulletin des membres des *Romans Scrijeûs*).

Le choix de J.-M. Ugeux se justifie cependant en ce sens que nombre de Flamands se sont installés autrefois à Court et se sont assimilés à la population locale. Son ami Victor d'Averbode est arrivé dans la région en prenant la main de son père, petit boucher de campagne ne parvenant que malaisément à nouer les deux bouts dans le village abbatial où il exerçait son métier.

À Faux, en 1922, il fut employé, comme l'auteur de ses jours, à la distillerie Debroux. Bref, toute la famille de l'ami Victor trouva finalement, à Court



Court-Saint-Etienne : la pittoresque rue du Village a gardé un cachet typiquement campagnard.

et dans les environs, de quoi vivre beaucoup mieux qu'en Campine brabançonne. Depuis lors, certains changements se sont produits...



L'histoire s'écrit chaque jour...

L'histoire est-elle un perpétuel recommencement? D'aucuns prétendent cependant qu'elle ne se répète jamais. Tout au plus, disent-ils, lui arrive-t-elle de bégayer!

Contentons-nous, ici, d'évoquer rapidement les faits majeurs du passé de Court-Saint-Etienne, lieu de très ancienne implantation humaine comme en témoigne « la Pierre qui tourne » de Beaurieux, les objets exhumés lors des fouilles de la nécropole

de la Quenique (VII^e et VI^e siècles av. J.-C.) ou le foyer néolithique déterré, au hasard d'un labour, du côté du Ruchaux!

Le village actuel aurait pris racine à la fin du IV^e siècle, ou au début du V^e, et aurait été fondé pour une raison militaire, afin de surveiller un lieu stratégique, au point de jonction de trois cours d'eau: la Dyle, l'Orme et la Thyle. La Dyle, à cette époque, était navigable. Elle l'était encore au XI^e siècle car est signalée, alors, l'existence d'un port uniquement accessible, sans doute, aux bateaux à fond plat, de largeur et de longueur limitées. C'est aussi au XI^e siècle que la localité, ayant pris une certaine importance, devait être dotée d'une église bâtie en matériaux résistants. De cette église, qui n'était peut-être pas la première du village, subsiste encore la tour, de plan carré, qui, bien entendu, a été remaniée au cours des siècles.

Durant tout le moyen âge, les destinées de Court ont été conditionnées par le voisinage de l'abbaye cistercienne de Villers-la-Ville, celle-ci possédant, dans le village, quantité de biens — terres, fermes, ... — et, en conséquence, des revenus de tous genres: parts, dîmes, intérêts payables en argent ou en nature. Evidemment, les moines de Villers, par leur présence sur place ou leur influence politique ou spirituelle, ne sont pas toujours parvenus à écarter, de leurs domaines, armées régulières ou bandes de brigands. En 1584, Court devait être victime d'une expédition sauvage, perpétrée par une troupe calviniste en garnison à Vilvorde, qui ruina plusieurs édifices et se solda, par ailleurs, par l'assassinat d'une vingtaine d'habitants. Court al-

Le curieux mausolée de la famille Goblet d'Alviella n'est pas sans rappeler, par son architecture, certains monuments hindous.



... également souffrir des guerres opposant les Alliés à la France de Louis XIV.

... le dépit des ravages causés par les expéditions militaires, Court connut des périodes de prospérité, notamment au milieu du XVIII^e siècle et sous le règne de Marie-Thérèse. Mais, au XIX^e siècle, en quelques années, Court s'industrialise, parvenant toutefois, comme le note Jean-Michel Ugeux, à largement conserver « sa saveur champêtre ». Sont alors construits plusieurs moulins hydrauliques dont, en 1836, celui de Beauxieux. Vers 1845, des Anglais s'installent, en bordure de la rivière — qui va leur fournir la force motrice nécessaire —, une filature. En 1847, Emile Henricot crée une forge... qui représente l'embryon d'une entreprise métallurgique qui, en 1971, envisagera de réaliser divers projets d'expansion pour environ 100 millions de francs mais qui, sans plus tarder, aura pratiquement cessé toute activité, étant en liquidation après faillite. Court, ainsi, pendant environ un siècle, sera l'une des principales communes industrielles de toute la province, ajoutant à la métal-

lurgie et au textile différentes activités: la confection de vêtements, l'extraction de pierres, ... Et, de temps à autre, on parlera de cette localité pour quelque raison bien spéciale comme, par exemple, la construction chez Henricot, en 1955, de la nacelle du premier bathyscaphe du fameux professeur Auguste Piccard ou, en 1962, la visite faite, au village et à cette même usine, par S.M. le Roi Baudouin!

Le temps n'en finit jamais de passer. Court, jusqu'au-delà de la seconde guerre mondiale (qui a vu se dérouler, sur son territoire, en mai 1940, un furieux combat ayant coûté la vie à 430 officiers, sous-officiers et soldats français), parvient à amé-

Un des sphinx impavides qui veillent silencieusement sur le mausolée de la famille Goblet d'Alviella.

Rue Defalque, le touriste aura la surprise de découvrir ce remarquable Christ gothique, planté au sommet d'un tertre.





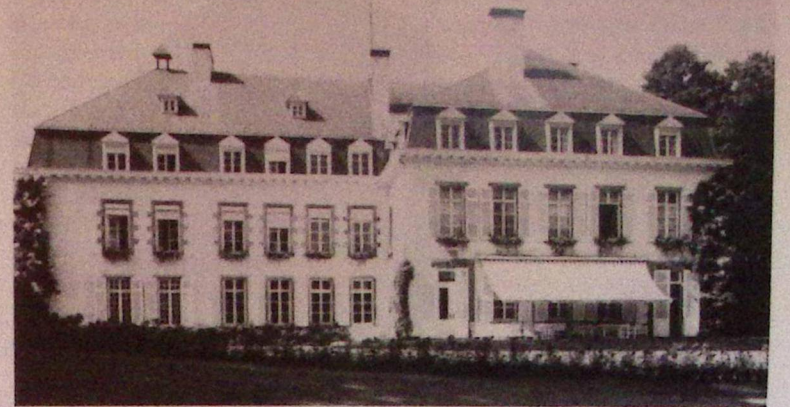
liorer sa situation. Ensuite, hélas, même si la croissance démographique n'est pas stoppée, on enregistre des signes de recul de plus en plus alarmants. Des ateliers cessent leur activité. Finalement, la puissante firme Henri-cot se trouve dans l'obligation de fermer ses portes. Court, aujourd'hui, n'est plus un centre industriel. Mais c'est toujours un centre scolaire d'une certaine taille. Et c'est une commune dont la vocation résidentielle s'épanouit bellement depuis tout un temps déjà, sans grand préjudice pour l'agriculture. Mais cette vocation nouvelle, aujourd'hui bien affirmée, suppose l'existence d'un environnement de qualité. Cet environnement justifie l'attention et l'intérêt du touriste. De quoi est-il fait, ce cadre, ce décor ambiant? J.-M. Ugeux, dans la notice qu'il consacre à Court dans ses *Itinéraires précédemment cités*, évoque l'Orne « qui coule sous des frondaisons sylvestres », les « belles échappées » qui se déploient ici et là devant le regard, la bonne « saveur champêtre » de maints endroits, les souples coteaux de la Thyle, les coquets hameaux de La Roche et de Tangissart... et il salue, en passant, l'église et le mausolée hindou du cimetière, laissant à son lecteur le soin et le plaisir de découvrir le reste!

Un point de ralliement...

Dans la grande majorité de nos agglomérations d'Europe occidentale, le cœur véritable de la vie est symbolisé par l'église, parfois convertie en temple. En général, elle s'élève au cœur même de la ville ou du village. Et elle est toujours antérieure, sauf accident, à la maison scabine ou commune, siège des respon-

Sur les hauteurs de Court-Saint-Etienne, le ciel et la terre semblent confondre leurs destinées.

sablés administratifs de la localité. Accordons premièrement notre attention, dès lors, à l'église de Court, évidemment placée sous le patronage de saint Etienne. Pour l'atteindre, il faut dépasser la partie la plus agglomérée du village. En fait, au XIX^e siècle, la prospérité économique assez spectaculaire de Court a provoqué le déplacement du centre administratif de Court dont l'église, ainsi, est devenue presque mythique. Fondée sur un très léger promontoire, l'église en question a conservé la tour romane, en pierre, sanctuaire précédent. Elle a été édiflée, à la fin du XII^e siècle, en briques, dans un style apparenté au baroque. Elle comprend trois nefs séparées par des colonnes d'allure toscane et un chœur fermé par un chevet à six pans. Elle est donc dépouillée de transept. Son mobilier comprend d'une *Nativité* attribuée à un disciple de l'Anversois Pierre Floris, d'un *Martyre de saint Etienne* réalisé par le comte avrien Polydore Beaufaux en 1622 et, surtout, d'un mausolée de 1652 avec gisants, très expressifs, du comte Louis de Promont et de son épouse. Les vitres et les mains des défunts



Le château Goblet d'Alviella est une vaste et élégante construction du XVIII^e siècle, surmontée d'un toit à la Mansard.

sont en marbre blanc tandis que les vêtements (le comte est en tenue de guerre) sont en marbre noir tout comme l'arcade qui entoure le monument et soutient dix-sept écussons qui font contraste, étant en marbre blanc. Le trésor se compose, outre d'ornements liturgiques anciens et de plusieurs couronnes de métal dont les pèlerins se coiffaient lorsqu'ils demandaient telle grâce spéciale à saint Etienne (une coutume qui a longtemps subsisté en d'autres lieux également, dont Grimde près de Tirlemont), d'une chasse de tradition



Un romantique chapelet d'étangs s'étire au pied du domaine ceinturant le château Goblet d'Alviella.



Monument élevé à la mémoire d'Emile Henricot, fondateur des usines du même nom.

versité libre de Bruxelles, auteur d'une monographie – introuvable – sur Court-Saint-Etienne, de récits de voyages et d'essais relatifs à l'histoire et à la structure des principales religions. Sont réunis, sous ce colossal édifice à colonnes, entablements, torchères et coupole, les corps de nombreux membres de la famille, d'origine tournaïsienne, Goblet d'Alviella dont, en tout premier lieu, Albert-Joseph, ce « Julien Sorel hennuyer » dont la vie offre matière à roman. Fils du sous-préfet de Tournai sous l'Empire, Albert Goblet fut de la Grande Armée, se distinguant au Portugal, en Espagne puis – mais dans l'autre camp! – à Waterloo; servit dans le génie hollandais, participa à la révolution de 1830, devint général, joua un rôle de première importance en qualité de représentant personnel de Léopold 1^{er}, dirigea le gouvernement, fut Ministre des Affaires étrangères et de la Guerre, etc. Cet Albert Goblet d'Alviella vivait encore lorsque, en 1869, Théodore Juste, historien quasi officiel des artisans de notre indépendance, lui consacra une fervente étude.

Le monument funéraire de 12 mètres de haut dont nous venons de parler n'est pas le seul édifié au souvenir du général Goblet d'Alviella à Court-Saint-Etienne. Il en existe un autre, tout comme il y en a un qui glorifie l'ingénieur Henricot, et un autre encore rappelant l'héroïsme des combattants des guerres de 1914-1918 et de 1940-1945. Et puis il y a le calvaire, avec Christ gothique, de la rue Defalque et, derrière l'église, un domaine boisé d'une dizaine d'hectares au sein duquel se dissimule un château, édifié en 1788 sur l'emplacement d'un manoir médiéval, qui ne manque pas d'allure avec son toit à la Mansard rythmé par des lucarnes à fronton. Albert Goblet d'Alviella devait l'acquérir vers

1840 et y séjourner de temps à autre avant de s'y installer à demeure, carrière terminée, et d'y passer de vie à trépas en 1873. L'Orme et la Thyle traversent ce domaine, alimentant plusieurs étangs où se mire le ciel géant du Roman Pays.

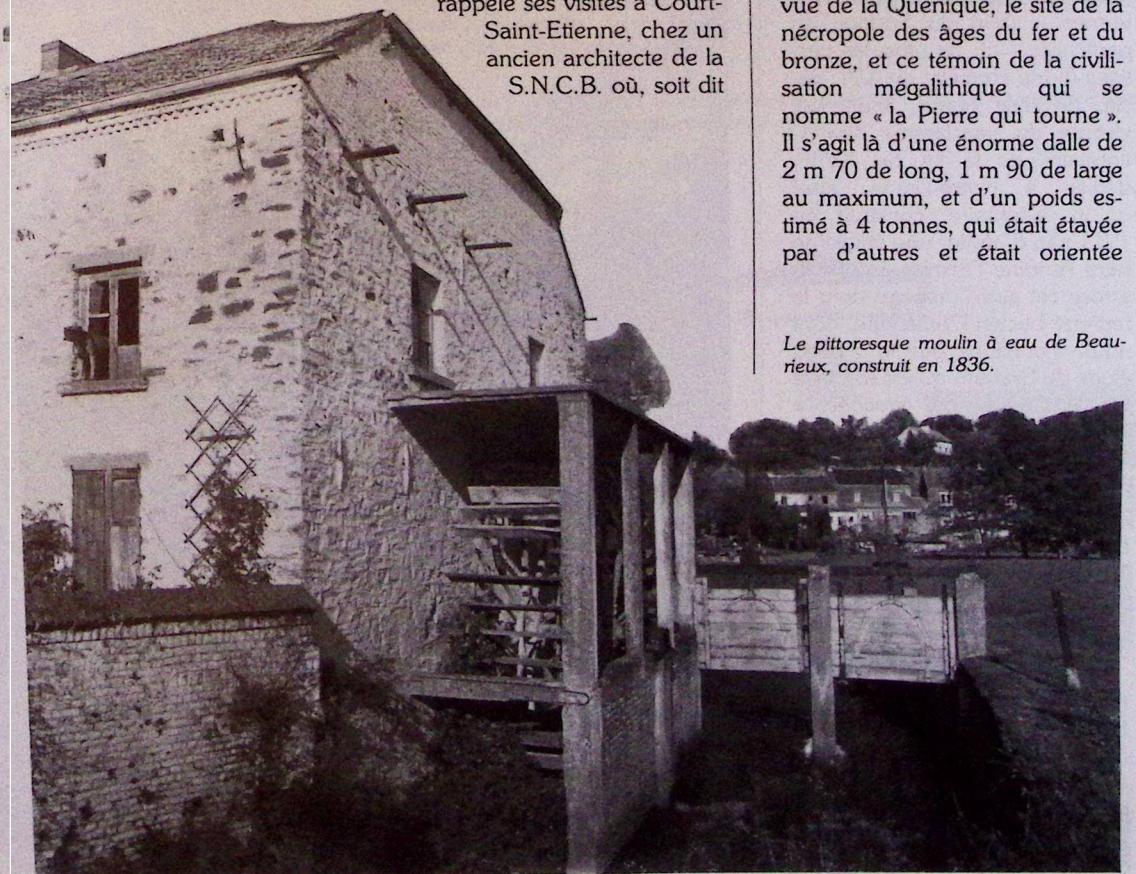
Tout ce dont nous venons de parler se trouve dans un espace relativement exigu et peut donc être vu à la faveur d'une promenade que chacun allongera à son et, si le temps est beau, à la recherche des géants du lieu : Joseph Henricot, et son épouse joliment prénommée Dolphine!

Au large...

Il y a Court-Saint-Etienne et aussi, voire surtout du point de vue du pittoresque paysager, ses hameaux vers lesquels s'éloignent des routes, des chemins, des sentiers invitant à la découverte, à la lenteur et au plaisir. L'un de ces hameaux s'appelle Beurieux (ou Beurieu), c'est-à-dire « Bia Ry » ou le « Beau Ruisseau », dont l'aspect est typiquement rural. On y voit un beau moulin à eau de 1836, plusieurs fermes anciennes du XVIII^e siècle – avec porche monumental, à colombier, comme la « Ferme blanche », jadis dépendance d'un château disparu depuis plusieurs siècles –. Aux pages du second volume de ses souvenirs : *Mes vieilles Maisons*, François Drion du Chinois a rappelé ses visites à Court-Saint-Etienne, chez un ancien architecte de la S.N.C.B. où, soit dit

par parenthèse, il lui arrivait de rencontrer le R.P. Paul Grosjean, jésuite et bollandiste; l'historien et archiviste Félix Rousseau; O. Lemaître, ancien commandant du navire-école *L'Avenir*; etc. L'ancien technicien de la S.N.C.B., qui se nommait Lefebvre et occupait ses loisirs à rédiger une monographie sur Court-Saint-Etienne, se passionnait pour l'archéologie, en amateur, et prétendait avoir retrouvé, dans un pré, l'emplacement de ce château disparu mais retrouvé dans une affabulation romanesque : *Gisèle de Beurieux*, rédigée par le baron F. Drion du Chinois qui ne l'a jamais publiée. Chez Lefebvre, Drion du Chinois devait également revoir, d'aventure, les frères Brou, attirés à Beurieux par le point de vue de la Quenique, le site de la nécropole des âges du fer et du bronze, et ce témoin de la civilisation mégalithique qui se nomme « la Pierre qui tourne ». Il s'agit là d'une énorme dalle de 2 m 70 de long, 1 m 90 de large au maximum, et d'un poids estimé à 4 tonnes, qui était étayée par d'autres et était orientée

Le pittoresque moulin à eau de Beurieux, construit en 1836.



dans l'axe est-ouest. Une légende affirme que cette pierre tourne – ou, plus exactement, tournait! – quand minuit sonne au clocher de Court. Ce qui est certain, c'est qu'elle se situait, jadis, quasiment en bordure d'une antique voie de circulation reliant Nivelles à Herstal via Jodoigne et Landen. La campagne est belle. Y coule l'Orne, avec une sorte d'émerveillement poétique qu'Albert Lovegnée a traduit avec bonheur en deux alexandrins de son *Oratorio vermeil* :

*L'horizon où frémit un corail
[de poussière
Et l'Orne qui poursuit un rêve
[de bouleau...*

Il y a Beurieux et, aussi, Sart-Messire-Guillaume, autre hameau tout de fraîche beauté possédant également de vieilles fermes – celle du Sartage en particulier – et, de plus, les vestiges d'une chapelle du XVI^e siècle, de style ogival, ayant été victime du vandalisme révolutionnaire de la fin du XVIII^e, dédiée à Notre-Dame, ainsi qu'un sanctuaire, construit en 1911 afin d'abriter une effigie de saint Antoine l'Ermite. La Thyle arrose cet autre hameau dont le regretté Lucien Christophe, dont nous n'oublions pas le fervent éloge du Brabant qu'est son livre *Où la Chèvre est attachée*, a vanté les séductions dans une des pièces de ses *Epigrammes et Mélodies* :

*Au bord de la Dyle naissante
Entre Faux et Court-Saint-
[Etienne*

*– Du plus lointain qu'il me
[souvienn*

*J'ai toujours bien aimé les
[sentes –*

*Et celle-ci dans sa prairie
Entre la rivière et le bois
Lie herbeuse à son fil étroit
Les plus pures des rêveries.*

*Maîtresse d'au-delà des neiges,
Vous m'avez fait don de
[l'anneau*

*Qui me livre, par sortilège,
Fiésolle et Porto-Fino...*

*Pourtant aujourd'hui mon
[royaume*

*Est contenu dans ce vallon,
C'est sous Sart-Messire-*

[Guillaume

*Un coin du vieux Brabant
[wallon...*

La ronde continue : Le Chenois, ou Chenoy, avec son vénérable arbre de justice, sa ferme s'annexant une grange archaïque et ses panoramas splendides; Faux et Chevripont où un ancien moulin se souvient – comme ses hôtes actuels – du passé aussi beau que les paysages escortant la route de Villers-la-Ville; et Tangissart et La Roche où l'on



Ci-dessus : planté à l'altitude de 158 mètres, l'arbre de la justice domine toute la région.

Ci-contre : à Sart-Messire-Guillaume subsistent les vestiges d'une chapelle ogivale, élevée au XVI^e siècle.



La ferme du Chenoy dont la haute tour-porche, datée de 1830, est surmontée d'une élégante girouette figurant un attelage tirant un chariot.



pourrait se croire en quelque douce Ardenne au galbe vert. Ont eu leur port d'attache, à Tangissart ou La Roche, ces frères jumeaux, deux poètes au moins : le regretté Pierre Georges-Fauville et Fernand Lefèvre. Y vit à présent Jean-Michel Ugeux qui, introduisant ses *Itinéraires en Roman Pays de Brabant*, avoue : « Un coup de foudre pour un joli village du Brabant wallon rencontré lors d'une escapade il y a vingt-cinq ans... »

« J'y habite depuis quinze ans, heureux d'avoir retrouvé le village de mes rêves... »

Depuis quinze ans, Jean-Michel Ugeux ne cesse de parcourir ce coin stéphanois du Brabant wallon. Et, toujours, ce faisant, il découvre d'autres clés ouvrant les portes d'autres rêves ayant les tonalités des quatre saisons!

Le Musée Agricole de Beauvechain : présentation et historique

par Gaëtan de STREEL

Sur les hauteurs de Beauvechain vit un Musée Agricole depuis quelques mois. Un ancien moulin à vent du siècle dernier et un hangar moderne où sont exposées les collections se côtoient harmonieusement dans un beau cadre de verdure.

Plus de 5.000 personnes l'ont visité, plusieurs d'entre elles sont revenues.

Il y a une dizaine d'années, le Révérend Père Duez, curé de Nodebais, constatant la disparition rapide des outils de travail de nos parents et ancêtres, lança à Guy de Streel l'idée de rassembler les machines, témoins de notre passé. Guy de Streel, intéressé par cette suggestion, commença à inviter les cultivateurs locaux à ne plus se dessaisir de leur matériel usagé.

Ce n'est qu'il y a cinq ans que les fils de Guy de Streel, Gaëtan, Geoffroy et Guibert, séduits par cette perspective se lancèrent dans la « récolte » des machines et objets agricoles, qu'ils entreposèrent chez des voisins et amis.

L'ancien moulin à vent de Beauvechain abrite une partie des collections du Musée Agricole.

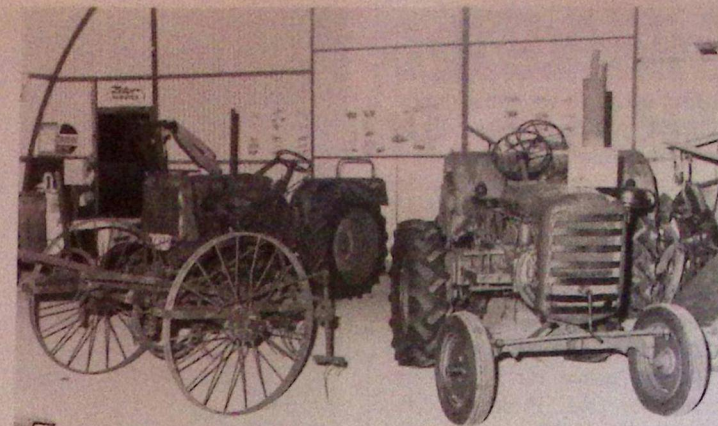


Le but du Musée est de faire prendre conscience à tous que « ces ancêtres » sont respectables, nobles, qu'ils savent raconter à leur manière les histoires vécues par les utilisateurs, nos parents, ces rudes travailleurs de la terre.

Il était temps. Par suite de l'évolution de l'agriculture, le matériel s'est rapidement plus en relation avec les exigences de rendement, et s'il n'est pas envoyé à la paille, il reste à rouiller ou à se dégrader dans un coin de cour ou au fond d'un grenier. L'histoire du génie inventif des hommes, l'histoire du travail de la terre, du travail à la ferme est une des plus belles histoires, celle d'un pays laborieux, amoureux de sa terre qui le fait vivre.

De qui naguère fut le dernier miracle de la technique sera certainement pour les plus jeunes une espèce de monstre « antédiluvien ». Et pourtant trente, quarante ou cinquante ans séparent seulement ces « ancêtres » de ces machines rutilantes et sophistiquées qui brillent à toutes les fenêtres des grands hangars contemporains.

C'est une manière d'apprécier la vitesse avec laquelle le progrès est accompli en quelques décennies. Il y a fort à parier que ces belles machines des années 1800 seront sans doute, elles



Sur la gauche : râteau faneur. Sur la droite : tracteur « Spinnekop », tracteur construit entièrement en Belgique. Vers 1950, il fut remis en état par l'Unité de Génie Rural de l'Université Catholique de Louvain.

aussi, mais dans quinze ans à peine, « des monstres » face aux distributeurs d'engrais sur coussin d'air, au tractolabour électronique programmé et téléguidé et à... mais n'allons pas trop vite! Certaines machines souvent très intéressantes n'ont pu être retrouvées, cela veut bien dire qu'il était temps d'engager le sauvetage d'un patrimoine inestimable. Bien sûr, l'âme humaine est ainsi faite, que ce qui était aux orties hier, dans un hangar à demi effondré et « que l'on aurait donné au ferrailleur pour s'en débarrasser », devient aujourd'hui, tout à coup, un sujet

de convoitise. Mais lorsque l'on use du mot « inestimable », cela ne s'adresse pas au « prix marchand » que l'on peut en tirer, mais bien au « CAPITAL CULTUREL » qu'il ne faut pas laisser perdre.

Faute de pouvoir acquérir certaines pièces, qui pourraient être sauvées aujourd'hui, elles seront perdues définitivement demain. Tristesse devant ce genre de réaction, mais aussi plaisir de voir de très nombreux correspondants nous indiquer qu'ils ont trouvé dans quelque endroit, un vieil outil à restaurer.

Créer un Musée, c'est toute une aventure. Il ne faut pas grand chose au départ mais une « foi terrible ». Convaincre tout le monde n'est pas une mince affaire. On parle sauvegarde, on vous parle moyen, vous parlez moyens, on vous répond philosophie de l'opération!

Le Musée créé, il faut le rendre vivant et surtout attrayant. Pour éviter d'être un Musée comme



Le premier étage du moulin à vent sert de centre d'accueil du musée et de lieu de réunions notamment du Foyer Culturel de la Vallée de la Néthen et du Syndicat d'Initiative de l'Est du Brabant Wallon.

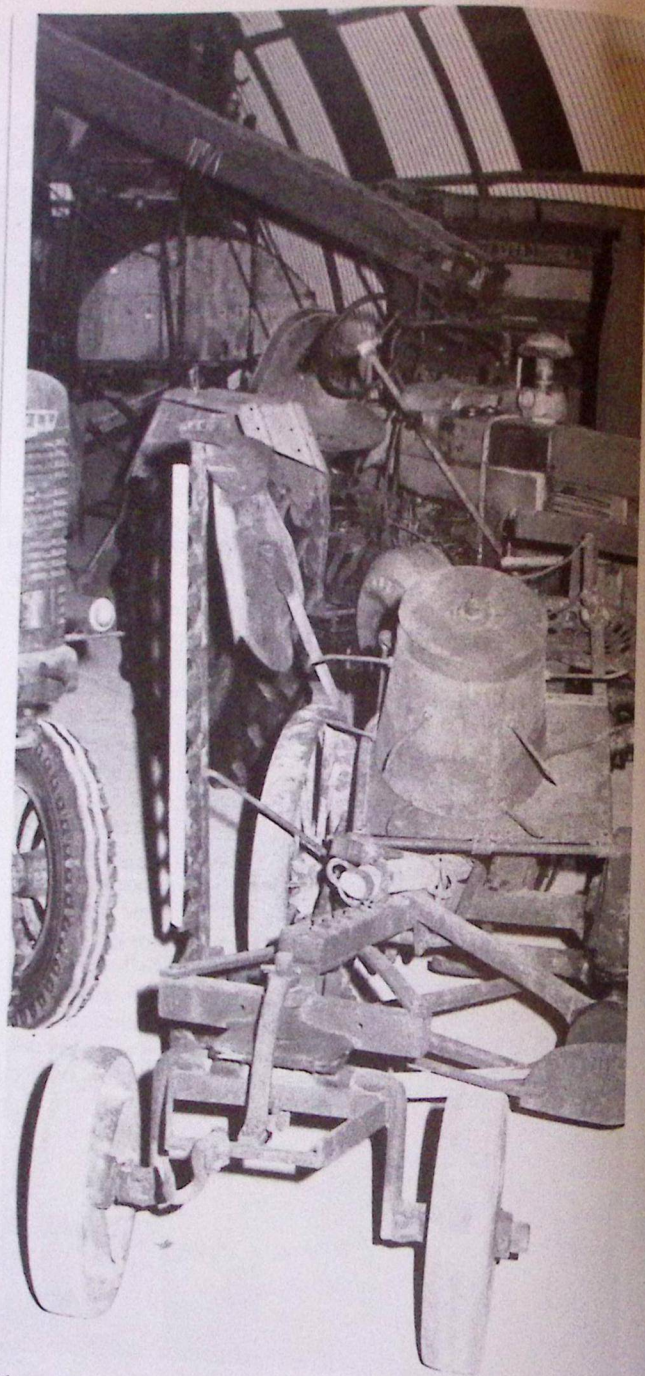
un autre, les membres de l'ASBL ont choisi de le dynamiser; à cette fin chaque année un thème nouveau est choisi imposant par là aux organisateurs et amis du Musée de rechercher toujours de nouvelles pièces, de réparer, d'entretenir le matériel et de développer continuellement le côté didactique du Musée par la recherche de documents, la préparation et présentation par des spécialistes.

L'équipe active du Musée est composée du Professeur P. Abeels de l'UCL et de son équipe, de Messieurs Jacques et Vincent Baudry, A. Bernier, Guy, Gaétan, Geoffroy, Guibert et Florence de Streef, Ph. de Pénaranda de Franchimont, M. Goffin, L. Minsart, Ch. Moldevez, B. Michiels, C. Saey et M. Taburiaux.

Cette équipe qui s'étoffe régulièrement, encouragée par l'enthousiasme des visiteurs, a inauguré officiellement le Musée en mai 85 sous un magnifique soleil et en la présence de nombreuses personnalités.

Le thème des années 83-84 et 85 était: « Foins et Moissons », celui de 1986 sera « LES SEMAILLES », nous visons sous ce sigle la réunion au musée de l'ensemble de matériel ancien destiné au raffinement de la terre après labour, présentation comparative et évolutive des machines dites « semoirs » tant anciennes que modernes, tableaux comparatifs du rendement des plans non « traités », non manipulés génétiquement avec les semences modernes plus résistantes, plus productives, etc. De plus fin septembre nous aurons une exposition HORTICOLE organisée par le Cercle Horticole de Beauvechain pour fêter son dixième anniversaire.

Pour la saison 1987, le Musée traitera des « Façons culturelles » et, en 1988, l'accent sera mis sur « Le Matériel d'Intérieur de ferme ».



Nous souhaitons établir un Musée Vivant et Didactique afin d'intéresser les jeunes aux problèmes de la terre et de permettre aux moins jeunes de revivre leur passé tout en appréciant l'évolution des techniques culturelles.

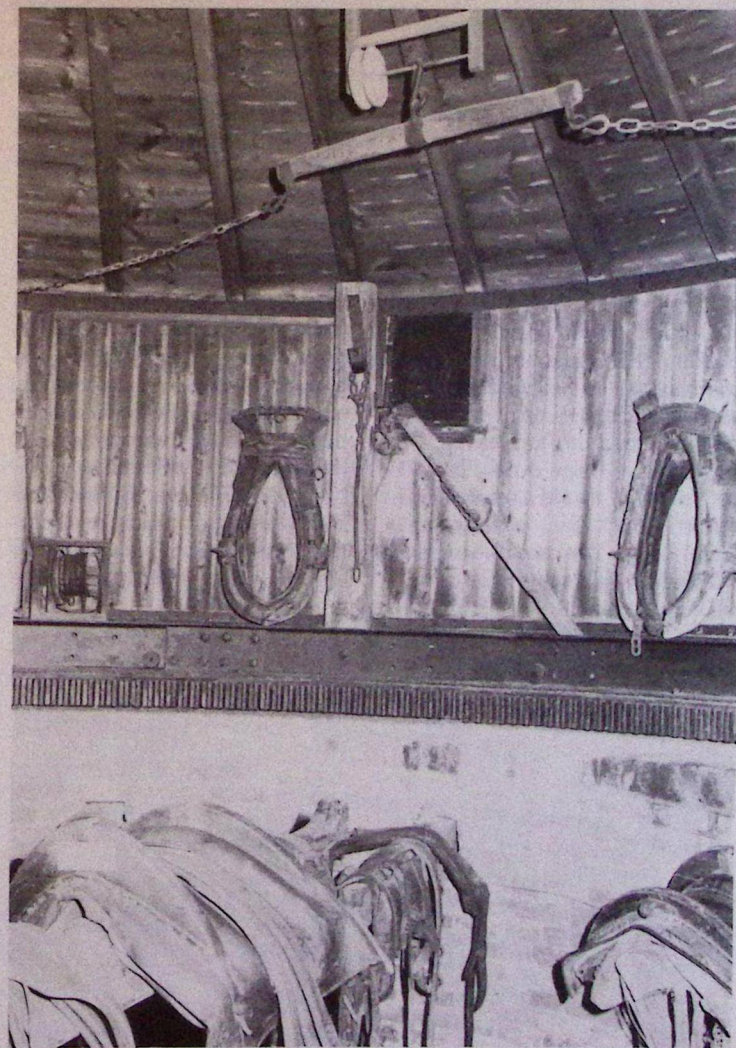
Un aspect du Musée Agricole de Beauvechain entre les périodes d'ouverture.

Les étapes du passé agricole, devenir de notre société

par P.F.J. ABEELS,
Professeur à la Faculté des Sciences Agronomiques
de l'Université Catholique de Louvain.

L'outillage fermier et la machine agricole ne sont pas seulement des moyens les plus essentiels à la civilisation en général mais ils contribuent à nourrir l'humanité, ils sont aussi le témoignage d'une industrialisation qui fut sinon la toute première à s'installer, du moins celle qui se place au tout premier plan des occupations logiques de l'ingénierie quand il s'agit de subvenir à l'alimentation du monde. Les innovations et les développements de ce machinisme ont enrichi significativement les connaissances et la culture de l'humanité tout au long de son passé.

Si l'imagerie permet d'illustrer l'histoire des outils et machines, une collection en vraie grandeur, adéquatement rassemblée, est beaucoup plus éducative. Le Musée de la VIE RURALE de Beauvechain répond à cet objectif fondamental: démontrer l'ingéniosité de l'homme dans la domestication des technologies pour mettre à la disposition de l'agriculteur les moyens nécessaires à la production de ce qui fait notre quotidien. Qui plus est, cette production doit être de qualité et obtenue au coût le plus favorable pour que la part essentielle de notre subsistance n'intervienne qu'au minimum dans les disponibilités financières de l'agriculteur et lui permette ainsi de



Le quatrième étage du moulin à vent. Cet étage pivotait de manière à orienter les ailes dans le sens du vent. Il abrite aujourd'hui la scellerie.

jouer de bien d'autres conforts et jouissances matérielles. Ainsi, les présentations du Musée Agricole permettent de comprendre notre passé et ce qui fait notre actualité pour forger l'avenir.

Il faut attendre le XIX^e siècle pour voir mûrir certaines idées de la fin du XVIII^e et apparaître quelques premières réalisations. Ce fut le plus souvent héroïque, car il n'y avait pas seulement la technologie à créer, il y avait surtout des préjugés intellectuels à vaincre et des milieux sociaux généralement incultes à convaincre. Dans les années 1750 à 1800 s'entretenaient encore des idées violemment hostiles vis-à-vis du perfectionnement des outils agraires et cela notamment en France. Alors que l'Angleterre et l'Allemagne s'étaient déjà résolument tournées vers l'amélioration des techniques culturales et de la génétique animale. Quelques promoteurs désintéressés se distinguent en France seulement dans la première moitié du XVIII^e siècle. Il est donc normal que la Belgique se soit alors inspirée de ce qui se produisait surtout en Angleterre. L'agriculture belge du XVIII^e siècle souffre de la domination autrichienne, des guerres de Louis XV et des troubles de la Révolution française. Ce n'est



Tracteur agricole Mac Cormick International « Farmall » H, essence-pétrole 1948. Matériel provenant de la dotation du Plan Marshall après-guerre.

qu'après la bataille de Waterloo et, pratiquement après 1830, que les milieux agricoles se lancent dans la « modernisation ». Les traversées de la Manche avec les laines de nos tisserands s'accompagnent très vite d'échanges de bétail (bovins, chevaux) et de machines quand ce ne sont pas aussi des pratiques culturales qui sont communiquées et des graines ou des plants qui sont transportés dans les deux sens d'ailleurs. La Société Royale d'Agriculture d'Angleterre organise une première exposition de machines agricoles en 1851, c'est-à-dire

peu après que le Gouvernement belge ait installé une commission permanente chargée d'étoffer les collections du Musée de l'Industrie. La Fabrique de Machines Agricoles de Haine-Saint-Pierre est officiellement chargée de fabriquer des outillages conformes à prix peu élevés. Il y est adjoint une Ecole d'apprentissage. Cependant, nombre de forgerons et d'artisans n'avaient pas attendu ces initiatives pour créer, imiter ou copier les « nouvelles » machines.

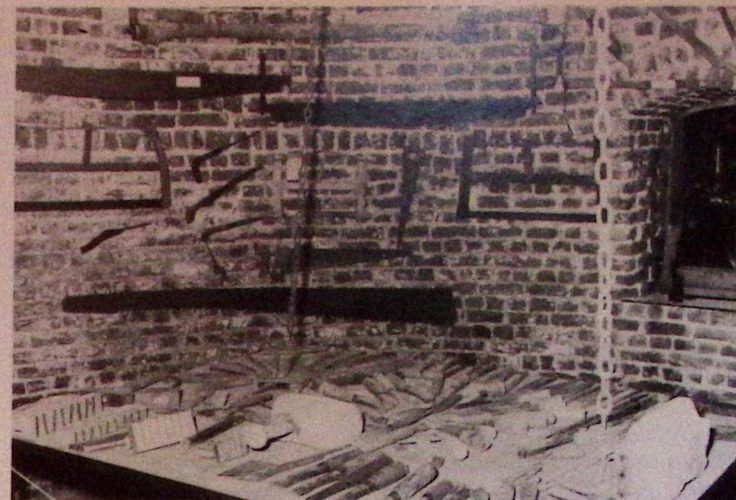
Outre Atlantique, une première charrue en fonte et fer est brevetée en 1797 (Charles Newbold, Burlington, N.J.) après une évolution de divers modèles venus d'Ecosse ou d'Angleterre (Ransome, Howard,...). Ce n'est qu'en 1837 que DEERE réalise une première charrue en acier. Les modèles à disque apparaissent en 1847. Si certaines parties du semoir sont définies par un italien vers 1600, J. TULL propose un modèle dès avant 1740 en Angleterre. En 1831, Mc CORNICK présente la moissonneuse mécanique et la moissonneuse-andaineuse est com-

Le Musée dans sa période d'hibernation.

mercialisée en 1854. Les fourrages sont récoltés mécaniquement dès 1822 et la ramasseuse proposée par New Holland en 1853.

Les dimensions de l'agriculture d'Amérique du Nord font que toutes les machines sont immédiatement demandées en très grand nombre et qu'une très importante industrie s'y développe rapidement. Simultanément ou presque, apparaît la machine à vapeur, puis on invente le moteur à combustion interne et l'expansion du « mécanique » s'accroît. Le machinisme agricole est né.

Le bled, l'araire et la faucille furent les symboles de l'état de paysan. L'artisan a, lui, doté l'agriculture de moyens qui ont fait « l'agriculture ». L'industrie va donner naissance à l'exploitant agricole. Cependant, l'agriculture connaît sa crise de 1870-71 à 1885. La guerre était déclarée entre la France et l'Allemagne, de mauvaises récoltes surviennent en Europe, les transports transatlantiques prennent de l'essor et moiffent les marchés, nombre de cultivateurs émigrent. Le Service Agronomique est créé et organise des conférences. L'enseignement agricole s'améliore. Enfin vite les productivités s'accroissent et le secteur agricole



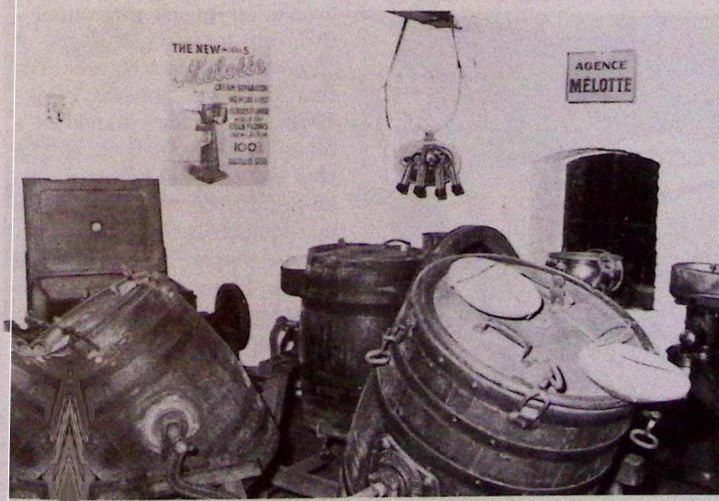
Le troisième étage du moulin abrite les collections d'outils des corps de métiers de la région : charron, bûcheron, tailleur de pierres, maréchal-ferrant, menuisier, etc.

se relève à partir de 1880. Ce seront les premiers pas dans la voie d'une première forme de bio-technologie liée à la commercialisation des productions naturelles maraîchères, fruitières ou agro-industrielles. La statistique officielle agricole établie en 1895 précise le parc « gros » équipement produit en industrie et disponible à cette époque dans nos campagnes :

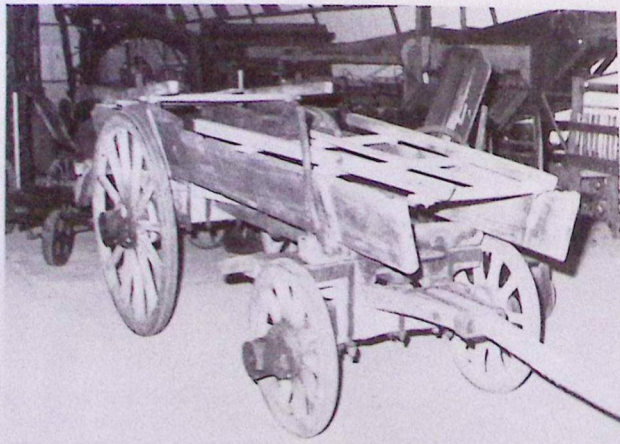
Semoirs d'engrais	575
Buttoirs	12.000
Faucheuses à foin	700
Râteaux à foin	2.000
Moissonneuses	1.100
Batteuses	10.000
Manèges	6.000
Tarares	100.000
Trieurs	1.000
Arrache-betteraves	1.900
Pulvérisateurs	1.500
Coupe racines	18.000
Hache pailles	68.000
Concasseurs	1.900
Ecrémeuses à bras	2.100
Barattes	150.000
Locomobiles	500

Ce parc représentait quelque 75,5 millions de francs or et il faut y ajouter ce qui était produit par les très nombreux artisans locaux, ce qui pouvait plus que doubler certains chiffres comme ceux des charrues, herses, extirpateurs, rouleaux, tarares, etc. Le marché annuel de remplacement du matériel s'établissait à quelque 3,8 millions de francs or et celui des pièces de rechange à 5,3 millions de francs or.

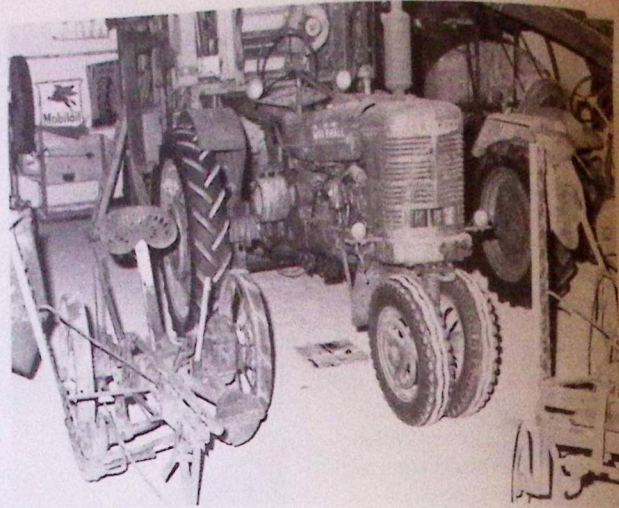
La section « Laiterie » occupe le deuxième étage du moulin. On y voit, notamment, des écrémeuses, des barattes, des taëls, pots à lait, formes à beurre, trayeuses...



De telles possibilités ne laissent pas indifférents les artisans candidats industriels. Les secteurs de la production et de l'importation de machines se développent. La Société de Mécanique et d'Industries Agricoles de Bruxelles organise sa troisième exposition de machines agricoles et de laiterie en mars 1911 avec 98 stands de firmes, dont 41 situées dans un rayon de 30 km autour de l'actuel MUSEE de la VIE RURALE de Beauvechain. Une consultation de la liste des constructeurs œuvrant en 1924 dans ce même rayon de 30 km autour du Musée permet de recenser 29 ou 30 maisons réputées. Orp-le-Grand, Gembloux, les environs immédiats de Leuven et de nombreux points autour de Bruxelles sont des foyers d'innovations et d'améliorations en agriculture. La guerre 1914-18 donne une impulsion à une nouvelle forme d'agriculture : la motoculture. La Société des Agriculteurs de Belgique joue un rôle dynamique en organisant des concours et des conférences. La Section Génie Rural de cette Société concourt dès 1920 à la promotion du machinisme. Ceci se poursuit jusqu'à la seconde guerre. La traction chevaline demeure en usage et tout l'équipement lui est adapté. Quelques



Chariot en bois du début du siècle, équipé pour le transport de gerbes. Ce chariot fut construit par le charron et le maréchal-ferrant du village.



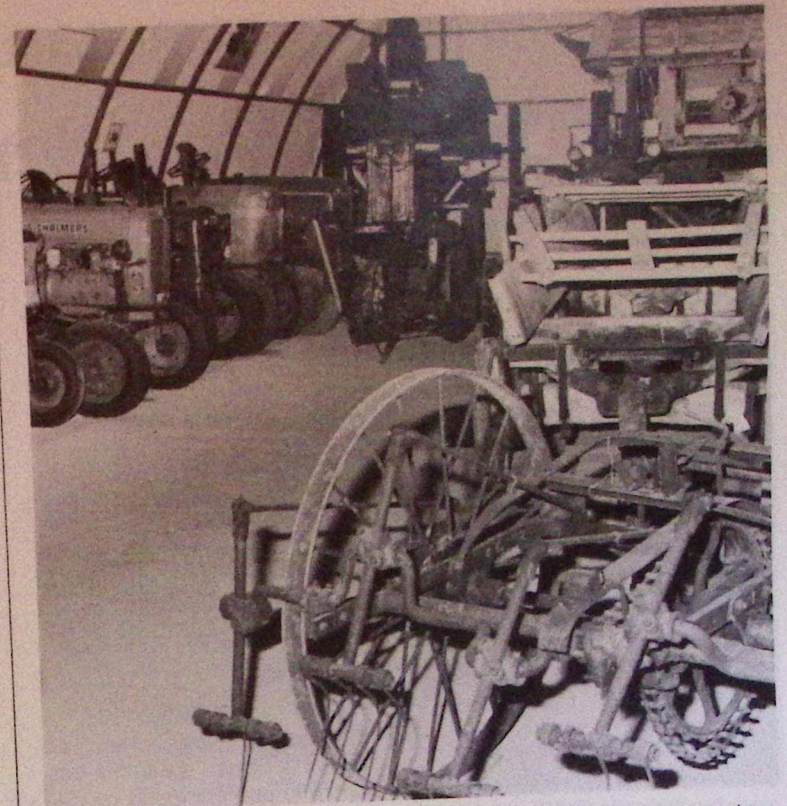
Le tracteur agricole Mac Cormick International « Farnall » H, vu sous un autre angle.

tracteurs vont cependant remplacer les locomobiles. Entretemps, le motoculteur fait son apparition. C'est un outil à moteur que l'opérateur guide en marchant. Mais les grandes cultures suscitent l'intégration de plusieurs opérations et un nouveau symbole de l'agriculture apparaît : la moissonneuse-batteuse automotrice. Notre pays n'est pas en reste, d'excellentes batteuses sont construites et certains constructeurs peuvent penser à l'automotrice (L. Claeys, Clayson,...) dès la fin de la guerre 1940-45.

Cet après 1945 voit s'introduire de nombreux équipements ve-

nus des U.S.A. dans le cadre du Plan Marshall pour le rétablissement de la production économique en Europe. Tous les efforts s'axent sur l'amélioration de la traction et sur une restructuration du parcellaire via les procédures de remembrement. La locomobile fait place au tracteur agricole à essence, au pétrole, puis diesel. Certains sont construits en Belgique (Spinnekop des Ets. Favache), mais pas pour longtemps car l'importation se pratique de plus en plus. Progressivement, la production belge s'amenuise. Le tracteur agricole sert de base à de plus en plus d'équipements et il se retrouve en génie communal et civil, en travaux forestiers, en carrière et même à l'armée. Tout cela dans les années 1950 à 1970. Ce tracteur grandit et se renforce, il permet de plus en plus et l'outillage lui est de plus en plus approprié. Ce n'est plus un équipement de tractage ou touage simple, c'est une source mobile d'énergie pour actionnements multiples en déplacement continu.

Beaucoup de ce patrimoine révélateur du dynamisme de l'agriculture a disparu mais d'importants témoins existent encore et peuvent être sauvés afin de rendre compte de ces efforts humains en vue d'un bien-être social interne et externe aux milieux agricoles. Cet aspect évolution sociale du monde rural est concomitant au développement du machinisme. Il s'intègre au Musée de Beauvechain pour illustrer ce passé sous le thème des matériels de harnachement des animaux, des équipements de traite et des multiples objets de l'arsenal domestique à la ferme. A côté des tasses, cribles, hache-pailles, coupe-racines, aplatisseurs et lustrificateurs, il faut noter la révolution introduite par l'écrémeuse centrifuge. Venue du Nord et d'Angleterre dans les années 1880-1885, elle s'introduit dans la laiterie à côté de la baratte. Un nombre de constructeurs belges acquièrent une réputation internationale avec ces équipements déjà perfectionnés. Le passage de la traite manuelle au pot à lait, puis à la salle de traite, constitue une autre évolution significative dans la vie rurale.



Vue partielle des tracteurs et machines exposés durant la saison 1985 sous le thème « Foins et Moissons ».

L'esprit inventif est fertile dans les campagnes. Nombre de forgerons, d'artisans ou de fermiers y vont de leur créativité. Ces

trésors de l'innovation sont intéressants en ce qu'ils révèlent certains aspects moteurs des transformations technologiques.

Le Musée de la Vie Rurale n'est pas seulement une occasion de témoigner du passé, il permet de comprendre le devenir de l'agriculture et l'insertion sociale générale du monde rural dans la vie de la société. Il témoigne aussi du rôle moteur de la production végétale et animale dans l'évolution industrielle des régions. Ce devenir expliqué et illustré au Musée de l'A.S.B.L. « Notre Passé Agricole » n'est que plus important encore à l'aube d'une nouvelle forme de la biotechnologie qui trouvera maintenant dans l'agriculture les ressources pour des productions de synthèse. Qui, par exemple, fournira l'éthanol additif pour carburants ou l'alpha-cellulose industrielle à l'avenir?



Une passion picturale en Brabant :

les Van den Bossche

par Frédéric GERARD

Récemment, au hasard d'une promenade, une toile dont l'harmonie des teintes relativement haute en couleurs attire mon regard, je m'approche et découvre que cette association de tons violacés, sur fond vert, représentait une table de jardin encombrée des restes d'un déjeuner, qu'une fin de printemps permit de prendre à l'extérieur. Je m'approche davantage et remarque la signature : Hubert Van den Bossche.

Remarquant mon intérêt pour le tableau, immédiatement, le marchand engage la conversation et m'apprend qu'il est le fils du peintre. Plus tard, nous convenons d'un rendez-vous chez lui, à Linkebeek, où je pourrais mieux rencontrer l'œuvre de son père.

Dès son plus jeune âge, Hubert Van den Bossche (1874-1957) entre en contact avec la peinture. Son frère aîné est portraitiste et c'est, tout naturellement, qu'il devient son aide à l'atelier. C'est fort peu étonné, que nous le voyons, à 16 ans, présenter le concours d'admission à l'atelier de Jean Portaels, peintre orien-

taliste et professeur réputé à l'époque. Trois ans plus tard, en 1893, il sort de l'académie emportant le premier grand prix de peinture d'après nature, recevant la médaille de vermeil de la Ville de Bruxelles.

Hubert Van den Bossche prend la vie d'artiste à bras-le-corps et, en 1898, il est co-fondateur avec son ami Auguste Oleffe, entre autres, du cercle « Le Labeur ».

Durant cette période, le portrait occupe la majeure partie de son temps.

Au tournant du siècle, il rencontre Henri Roidot et, sous son influence peut-être, se tourne davantage vers les scènes d'intérieur et, surtout, les paysages, qu'il peint en sa compagnie à Beersel, dans la vallée de la Senne. Nourrie de points communs, leur amitié grandit.



Hubert Van den Bossche : « Les joueurs de cartes », 1917 (0,30 x 0,40 cm).

Hubert rencontre la sœur d'Henri, Charlotte. De cette rencontre, naît un amour qui se concrétisera, après un mariage en 1907, en une longue existence côte à côte, orientée vers l'art, toute de joies et d'intenses émotions.

En 1910, ils acquièrent une ferme à Sint-Pieters-Leeuw, qui sera non seulement le sujet préféré de nombreuses œuvres de cette période – dont ce panneau de 1917, « Les joueurs de cartes », dans lequel Hubert Van den Bossche nous montre la vigueur de sa touche, la hardiesse de la composition enlevée en quelques coups de brosse – mais également le lieu de rencontre de nombreux artistes et amis, dont Henri Roidot bien sûr, mais aussi Louis Thévenet, Gaston Haustraete, Alfred Bastien, Henri Thomas, Wansart.

Cette même année, Hubert Van den Bossche présente à la Triennale de Gand un envoi de quelques œuvres. Très heureux de voir le jury retenir ses toiles, quelle ne fut pas sa joie de les voir trôner en place d'honneur. Cette année 1910 sera placée sous le signe du bonheur car, quelque temps après la consécration professionnelle, Charlotte donnera naissance à un fils prénommé Jean.

Les joies familiales se mêlant aux satisfactions picturales, les années passent paisibles et heureuses. En 1920, Hubert Van den Bossche décide de vivre dans une autre région du Brabant et s'installe à Linkebeek où il retrouve des amis tels que Juliette et Rodolphe Wytzman, Dolf Ledel, Georges Gaudy, Jehan Frison.

Le travail pictural de Hubert Van den Bossche se précise, son art « se développe, le peintre approfondit l'analyse de la lumière et cherche à en restituer la diversité des apparences dans le clair-obscur vibrant d'une salle à



Hubert Van den Bossche : « Les travaux du ménage », 1920 (1 m x 0,80 cm).

manger ou dans le nuancement intense d'un matin clair. Univers intérieur et monde extérieur se répondent ainsi dans l'accord d'une pâte nourrie et généreuse et la richesse étonnante du chromatisme » (1) comme nous pouvons le constater en regardant « Les travaux du ménage » de 1920.

En 1927, Hubert Van den Bossche expose à Bruxelles, au Salonnet, en compagnie de son fils. Parmi les œuvres présentées, nous retrouvons cet « Intérieur à la chaise bleue », qui nous permet de mieux concevoir son art à cette époque. La critique écrit très justement à son sujet « Hubert Van den Bossche est un magicien, il fait des couleurs ce qu'il veut et les compose avec une habileté qui tient du prodige en des symphonies superlativement belles et touchantes » peut-on lire dans la Flandre Libérale

et la Libre Belgique note « qu'il évite la pleine pâte et travaille en hachure. Sa palette est riche en violets des néo-impressionnistes. Il s'en tient aux intérieurs et aux expressions florales (...). Les heurts dans les touches produisent une sorte de vibration qui va jusqu'au papillotement ».

Toutes les caractéristiques remarquées par le critique sont merveilleusement illustrées dans la toile « Intérieur à la chaise bleue » où le poudroisement de l'espace la rend flottante et vibrante, ce qui implique une composition surtout basée sur la couleur.

En effet, Hubert Van den Bossche ne construit pas ses tableaux d'une manière architecturale solide, mais bien en héritier des luministes et des premiers impressionnistes belges. Car, comme le souligne Serge Goyens de Heusch, « les don-



Fig page de gauche : Hubert Van den Bossche : « Intérieur à la chaise bleue », 1926 (1 m x 0,80 cm).
 À droite : Hubert Van den Bossche : « Verrewinkel », 1953 (0,52 x 0,38 cm).

Hubert Van den Bossche : « En Campine », 1931.

Les impressionnistes, acquises primitivement en Belgique vers 1900, subissent, dès le début du siècle, des interférences qui tendent à modifier, en raison même de ces courants néo-impressionnistes, post-impressionnistes et expressionnistes, qui touchent peu à peu les artistes. C'est-à-dire que nous ne connaissons pas la simplicité et la pureté initiales du mouvement français. En revanche, notre impressionnisme aura tendance à développer des rameaux très diversifiés, sinon hybrides, mais qui ne manquent pas de séduire pour autant (2). L'originalité de l'art de Hubert Van den Bossche fut acquise, sans doute, au contact de Louis Thévenet et d'Auguste Oleffe. Le membre fondateur du cercle « Le Labeur » prônait en effet de ne pas trop se laisser séduire par les innovations impressionnistes, mais bien « d'écouter plutôt l'instinct de votre race, et, s'il vous faut un modèle, tournez-vous vers les grands peintres fla-

mands » (3). Ce que fit Louis Thévenet, et son art intimiste dont « la poésie ne se limite pas au seul charme de l'atmosphère » (4) mais se rapproche plus d'une tradition flamande. La vision de ces deux amis de Hubert Van den Bossche l'influença peut-être et forgea sa conception de la peinture. Ses intérieurs, d'esprit flamand – traités dans une optique impressionniste – avec beaucoup de liberté, seront caractéristiques de son art dès la fin des années 1910. Nous comprenons aisément que cette forme d'art, qui

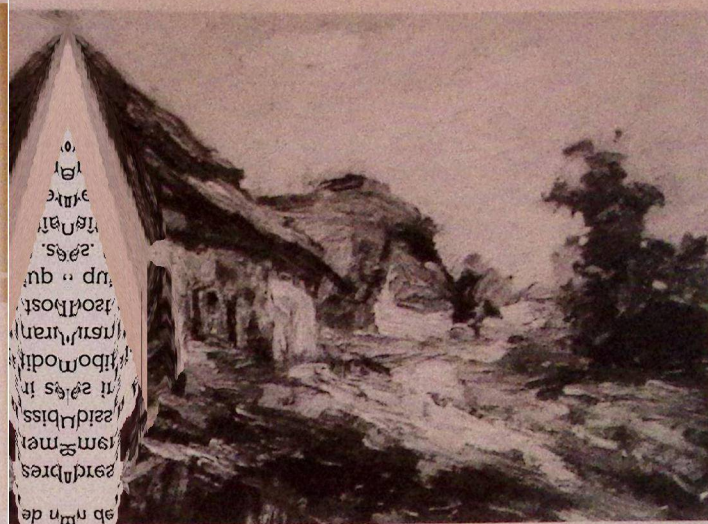
accrocha l'attention du public dès le début du siècle, lui permit d'obtenir un succès artistique et financier, lors de son exposition chez Isy Brachot en 1923.

En 1927, le peintre expose aux Artistes Français. Son art a encore évolué. Nous pouvons lire dans le National Belge : « Van den Bossche expose des intérieurs aux touches juxtaposées, en tons divisés pour plus de vibration aérienne et chromatique. La palette est hardie et vive, le coup de brosse est libre et violent ».

A 55 ans, l'artiste poursuit son travail sur la lumière et passe par une période tenant du néo-impressionnisme.

Son cheminement l'amènera à la représentation de la nature suivant un « rameau hybride de l'impressionnisme » comme qualifiait, Serge Goyens de Heusch, les différentes formes de recherches luministes en Belgique au début du siècle. Le tableau « En Campine » de 1931 est un représentant de ces investigations.

Philippe Roberts-Jones en spécifiait ainsi le style : « La sensibilité de la matière et son expression reposent sur une parfaite connaissance du métier, mais aussi et avant tout, sur une profonde symbiose avec le phéno-





mère lumineuse. Le peintre traduit l'exaltation de l'impression reçue par des moyens picturaux qui ne rejettent ni la division, ni l'empâtement, ni la vivacité tonale...» (5).

C'est la période où l'Etat s'intéresse à son œuvre et acquiert différents tableaux.

A partir des années '50 l'art d'Hubert Van den Bossche devient quelque peu plus tourmenté, les coups de brosse plus vigoureux. La planchette « Arewinkel », de 1953, nous montre cette facture vigoureuse et mouvementée. La gamme chromatique reste toujours harmonieuse, malgré des contrastes violents, des oppositions de haute lumière et de noirs profonds qui conduisent à l'esprit plus « expressionniste » des œuvres de ses dernières années.

ouvrant l'œuvre d'Hubert Van den Bossche, quel ne fut mon étonnement de constater peu de renommée et d'intérêt à son sujet! Une vie entière au service de l'art, au travers de l'expression « sincère », « vraie » et « d'une réelle présence » (6) ne devait rester plus longtemps dans l'ombre.

Je tiens à remercier Jean...

Hubert Van den Bossche est devenu peintre tout naturellement. Quel pouvait-il faire d'autre? (...) Il s'entendait autour de lui exalter la vie indépendante de l'artiste si pleine de joies et de satisfactions, que chanter le plaisir de peindre les belles couleurs. A un moment, il n'y tint plus, il lui fallait une boîte pleine de tubes tout prêts, une toile, un chevalet; il lui fallait courir la campagne pour peindre, peindre éperduement » (7).

Henri Roidot, l'oncle de Jean Van den Bossche, avait très justement remarqué que son neveu, à son instar, ne se sentait et

Hubert Van den Bossche : « Bruxelles, vue des toits et pignons », eau-forte (15 x 0,50 cm).

ne se sent toujours heureux qu'en peignant la campagne de son Brabant natal principalement.

De même, Lismonde, son condisciple d'académie se souvient : « Il y a bien longtemps de cela, lors de son passage à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, de sa présence un peu étonnée, intimidée devant les têtes (en plâtre comme il se doit) de Brutus, des torses du Laocoon et de certaines Vénus (toujours en plâtre). Là, Van den Bossche n'était plus lui-même; son univers était ailleurs, à Linkebeek, dans les vergers, près de la ferme Saint-Eloy, chère à son père et à son oncle H. Roidot » (8).

Ces deux témoignages nous permettent de mieux cerner, dès un premier abord, le personnage de Jean Van den Bossche. Un artiste qui, déjà tout jeune, attirait l'attention de la critique : « A son exposition attrayante (celle d'Hubert Van den Bossche) se joint celle de son fils Jean-Louis qui ne compte que dix-sept printemps et qui, déjà, s'impose à l'attention par sa vision personnelle, sa mise en page spontanée et heureuse, son trait nerveux » (9).

Nous le voyons, le jeune artiste a, dès ses débuts, des dons de peintre. Il les exploitera d'une manière sage et traditionnelle suivant l'esprit familial de la peinture, en innovant quelque peu la technique et la vision du motif. L'ambiance familiale, la volonté de vivre dans la campagne brabançonne, tout d'abord à Sint-Pieters-Leeuw où il passe sa prime jeunesse, puis, dès 1920, à Linkebeek, influença le jeune enfant. La beauté de la nature, les joies, les plaisirs, les atmosphères de chaque saison ont certainement forgé l'âme de Jean Van den Bossche et nous comprenons aisément le point de vue de Lismonde vis-à-vis de son condisciple d'académie, les

raisons pour lesquelles il ne fut pas attiré par le modernisme qui s'installait dans une certaine société bruxelloise à cette époque.

C'est donc résolument tourné vers la nature que le jeune artiste oriente son art. Il retrouve fréquemment sur le « motif » Juliette et Rodolphe Wutsman, Henri Roidot, Philibert Cockx...

Dès sa première exposition en 1927, le peintre reçoit les plus vifs encouragements d'Auguste Oleffe, ce qui acheva de le convaincre que la peinture était sa voie, sa vie.

Durant son service militaire et grâce à la compréhension de son commandant, Jean Van den Bossche peut continuer à pratiquer son art, le paysage, expression prépondérante de sa verve colorée. Mais, à partir de 1930, la crise s'installe en Europe et les problèmes matériels rendent la vie difficile. Dès 1933, sa vie se partage entre l'Afrique du Nord et la Belgique. A la suite d'une invitation à exposer en Afrique du Sud, à Johannesburg, exposition qu'il dut refuser pour des raisons familiales, Alger-la-Blanche devient son point de rayonnement en Afrique et c'est à la Galerie Chaix que le public algérien rencontrera son art, annuellement jusqu'en 1936. Rapidement, l'œuvre de l'artiste lui valut « le succès et le renom immédiat de bon orientaliste » écrit G. Tessier en 1934.

La critique fort intéressée par son travail le qualifie « d'un tempérament sain, fougueux, un peu rude, très personnel, mais qui se gouverne; un mélange solide d'exubérance et de discipline, d'emportement et de réflexion, de sensualisme et d'intellectualité, une homogénéité remarquable de la pensée et de la réflexion » écrit Barrucand. Outre le style emphatique de l'époque, nous ne pouvons que constater la justesse de l'analyse et retrouverons l'esprit de l'art

du peintre tout au long de sa carrière. D'un point de vue technique, nous pouvons également lire que le « dessin est ferme, large; la couleur nourrie de pâte, posée par grandes touches vivement contrastées, même heurtées, se trouve souvent traitée comme un élément architectural ». Ce rapport avec l'architecture est une des caractéristiques de Jean Van den Bossche et qui le dissocie de l'œuvre de son père.

Durant les années '30, l'œuvre du peintre a deux facettes, l'une chaude et chaleureuse de l'Afrique, l'autre plus froide, mélancolique de la Belgique toujours présente dans son cœur. Son contact avec la nature est tel que nous pouvons envisager une symbiose entre elle et lui en regardant ses paysages du Brabant flamand où le saule têtard, quasi omniprésent, se métamorphose, s'humanise et crée une présence troublante dans les œuvres de cette période.

Dès les années précédant la guerre, le peintre se tourne vers d'autres moyens d'expression. La gravure l'intéresse beaucoup et c'est l'eau-forte qui recueillera son adhésion. Il l'aborde en autodidacte « seul, sans aide, par sa propre intuition » (10).



A partir des années de guerre, nous le voyons mener de front une carrière de peintre et d'aquarelliste. Plus tard, cette dernière prendra le pas sur la peinture et c'est pour cette raison que nous ne verrons plus qu'à de rares exceptions ses toiles aux cimaises des galeries. Une carrière d'illustrateur s'ouvre à lui, Jean Van den Bossche quitte le monde de la couleur pour celui du noir et blanc, pour l'univers du trait, de la ligne. C'est toujours le paysage qui retient son attention: les vues de Bruxelles, du Brabant et des villes de province composent la majeure partie de son œuvre gravée. « Il a composé de très belles eaux-fortes veloutées, puissantes, d'un travail savant » (11) comme « Bruxelles, vieux toits et pignons » nous le montre. Cette composition personnelle prise d'un point de vue original nous fait pénétrer dans la gravure par la grande diagonale droite-gauche réalisée par une opposition lumineuse. La suite des noirs et blancs associée aux différentes diagonales des toits crée la profondeur de l'œuvre.

Nous y entrons sans difficulté et retrouvons le Bruxelles charmant et pittoresque d'antan. Ce style particulier, cette puis-

sance douce caractérise l'œuvre gravée de Jean Van den Bossche. Mais il n'a pas pour autant rangé ses pinceaux, je n'en voudrais pour preuve que sa toile la plus récente « Linkebeek sous la neige », qui nous montre un style plus synthétique dans une composition toujours architecturalement solide.

La découverte de ces deux peintres, typiquement brabançons, nous confirme la réalité de l'existence d'une région favorable à l'éclosion d'artistes, même si ceux-ci ont à traverser bien des années de purgatoire.

Notes

- (1) Ph. Roberts-Jones in « Le peintre Hubert Van den Bossche », Bruxelles, 1983.
- (2) Serge Goyens de Heusch in « Le Fauvisme brabançon », thèse de doctorat, Paris Sorbonne, 1979, p. 24.
- (3) S. Goyens de Heusch, idem, p. 37.
- (4) Ph. Roberts-Jones in « Du Réalisme au Surréalisme », Bruxelles, Laconti, 1969, p. 104.
- (5) Ph. Roberts-Jones in « Le peintre Hubert Van den Bossche », Bruxelles, 1983.
- (6) Ph. Roberts-Jones, idem.
- (7) Henri Roidot in courrier personnel.
- (8) Lismonde in catalogue exposition Jean Van den Bossche, Ferme Holleken, 9-12 nov. 1985.
- (9) La « Flandre Libérale », 1927.
- (10) Henri Roidot in courrier personnel.
- (11) Henri Roidot, idem.

Ci-contre : Jean Van den Bossche : « La Place du village de Linkebeek », 1931 (1 m x 0,80 cm).
En page de droite : Jean Van den Bossche : « Linkebeek sous la neige », 1985 (1,30 m x 1,30 m).



Mamémo :

des spectacles musicaux qui interpellent petits et grands

par Roger DELDIME
Directeur du Centre de Sociologie du
Théâtre à l'Institut de Sociologie de l'U.L.B.

BONJOUR LA NUIT (création : 1979)

C'est dans le cadre des activités du Théâtre de la Vie que deux animateurs d'ateliers créatifs montent leur premier spectacle. Martine Peters a enseigné l'éducation physique, Olivier Battesti s'est formé aux côtés du musicien Steve Waring.

Sur un fond de ciel de nuit clairsemé d'étoiles, **Bonjour la Nuit** ne raconte pas une histoire mais invite les jeunes spectateurs à reconnaître les rythmes du quotidien (jour-nuit, lent-rapide...), à écouter la musique du corps et à prendre conscience, autrement qu'intellectuellement, des forces complémentaires et ambiguës qui vivent au travers de chaque être (chaud-froid, doux-agressif...).

A mi-chemin entre le théâtre et l'animation, des arabesques mimées, dites, chantées, jouées et des percussions corporelles font percevoir l'authenticité des sons émis par le corps et la voix mais aussi ceux du monde extérieur (voitures, machines, nature...).

MIROIRS (création : 1981)

Ce spectacle musical est une suite de chansons dont chacune

prend pour point de départ une réalité de la vie de l'enfant : le matin (ou le déplaisir causé par certains réveils trop matinaux). Les autos (l'agressivité de la vie et de la société contemporaine). La mort, tu y penses? (l'émotion de l'enfant à la mort d'un animal). Je voudrais être quelqu'un d'autre (ou la difficulté de s'accepter tel que l'on est). Gros par ici, maigre par là (ou la difficulté d'assumer son poids). Moi, tu m'aimes? (les relations amoureuses entre les enfants). Confiture (les plaisirs de la gourmandise). Dehors, il pleut (le temps et ses aléas), etc.

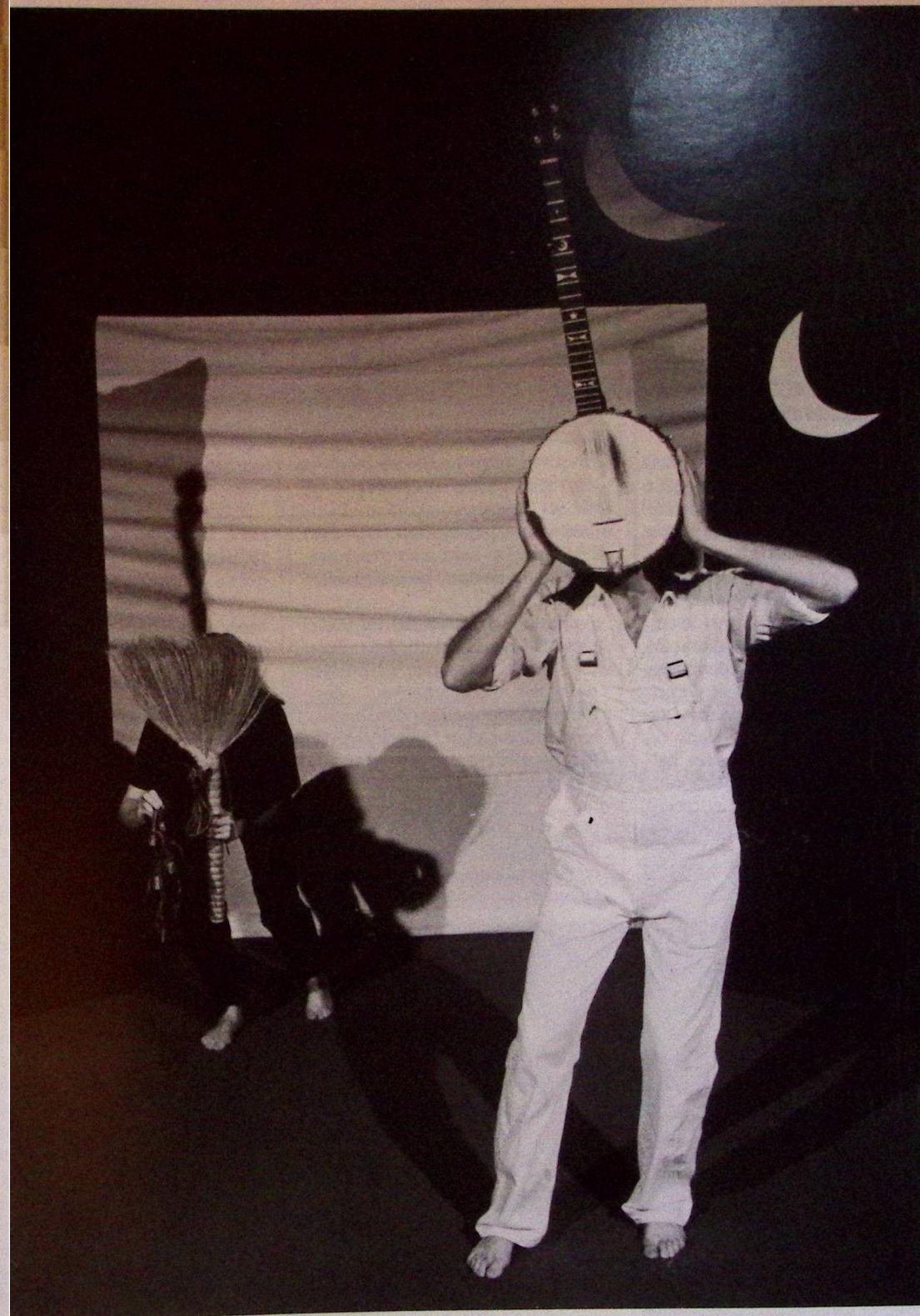
Miroirs exprime certains aspects importants du vécu quotidien de l'enfant : ses questions, ses envies, ses peurs... Des sujets un peu tabous que l'adulte craint parfois d'aborder mais qui font partie des préoccupations bien réelles des petits. Chaque thème développe une charge émotive particulière porteuse des plaisirs ou des déplaisirs enfantins. Le ton général vise à respecter l'enfant, à dédramatiser, à créer une ambiance de fête et de jeu où l'humour prend ses distances avec la réalité, où poésie, tendresse et délicatesse engendrent un climat affectif rassurant et chaleureux. Jeux de chansons, jeux avec les mots et les sons

constituent aussi un dialogue, une complicité entre deux chanteurs, garçon et fille.

Le spectacle déploie un équipement technique basé sur la prépondérance de l'éclairage et du son. Chaque chanson joue différemment et suivant son contenu des apports musicaux et sonores. Jeu de sons, le spectacle propose des arrangements variés où instruments électriques et acoustiques sont opposés ou associés. Jeu de lumières, le spectacle crée ambiance, atmosphère intimiste, jeu d'ombres ou éclate, se répand en mouvements, formes et couleurs, se psychédélicise... Le décor est constitué d'une structure métallique et de quatre panneaux en bois supportant des miroirs mobiles qui démultiplient et métamorphosent sans cesse l'espace-scène et l'espace-salle, en les rendant insolites.

Ce spectacle est destiné au jeune public mais on devine un pont jeté entre le monde des enfants et celui des adultes. En effet, les thèmes des chansons ne laissent personne indifférent. Ils créent des images qui plongent certes les spectateurs dans leur propre enfance mais qui rappellent aussi

« *Bonjour la Nuit* » par Martine Peters et Olivier Battesti.

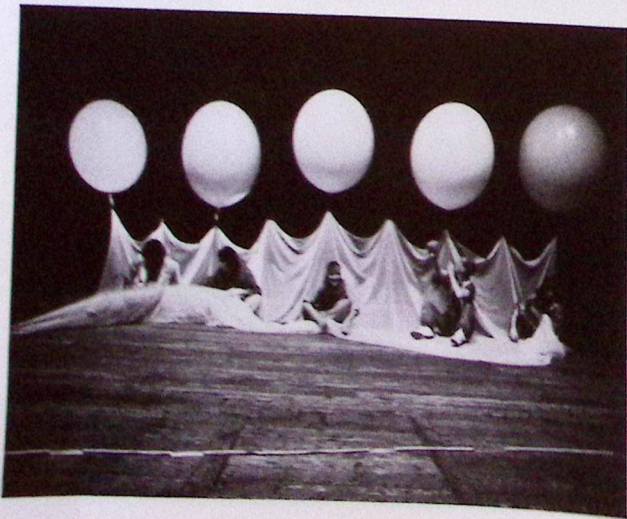


que les préoccupations d'adultes sont souvent très proches de celles des enfants face aux problèmes affectifs, relationnels, matériels... que pose la vie quotidienne.

Les voix des interprètes-créateurs, se font écho ou s'unissent, leurs regards et leurs attitudes en scène expriment leur profonde entente créatrice. C'est sans doute pourquoi la chaleur affectueuse rayonne et passe si bien la rampe.

TOUT L'MONDE (création : 1985)

Tout l'Monde est un spectacle où danse et chanson dialoguent, se confondent, se complètent. Cette riche conjugaison laisse l'espace pour le corps, pour l'interprétation, pour le jeu dramatique. La mise en scène associe la danse à la musique, aux chansons. Trois danseurs-chanteurs s'ajoutent aux deux complices créateurs de la troupe et participent à ce spectacle dans une chorégraphie exécutée dans un décor variable, aérien. Des ballons et un tissu de voile sont tour à tour forêt, monstre... et créent le lien mouvant et transparent entre les chansons. Les thèmes – la timidité, le plaisir de manger, d'être tout nu, l'arri-



« Miroirs » dans une mise en scène de Pascal Sanvic et un décor d'Alphonse Laverge et Alexandre Obolenski.

vée d'une petite sœur, la mort, l'amour... – sont abordés avec infiniment de tact, de justesse et de sensibilité.

Avec des textes remplis de poésie et d'humour, de belles mélodies attachantes, des structures musicales accrochantes, des rythmes séduisants, des chansons ni agressives, ni édulcorées qui interpellent par leur contenu à la fois universel et contemporain, le groupe MAMÉMO propose des spectacles qui ne s'adressent plus aux spectateurs-consommateurs, mais au public-créateur.

Aux antipodes des comptines ringardes mais aussi des rengaines sirupeuses et démagogiques et des féeries de grand bazar imposées par certains spectacles commerciaux, Mamémo fait souffler un vent nouveau sur la chanson en visant plus haut que les traditionnelles âneries débitées aux jeunes.

NOTES

- (1) Les spectacles de Mamémo ont été présentés aux Rencontres annuelles de l'Association pour la Promotion et la Diffusion des Spectacles pour Enfants et Adolescents, au Festival d'Avignon (programme de la Chartreuse), aux Assises de la Chanson pour Enfants à Paris, au Printemps de Bourges, à l'Olympia...
- (2) Mamémo, c'est aussi quatre disques : Mamémo, Je voudrais tant, Tes idées, Tout l'monde.
- (3) Mamémo et la télévision : déjà bien connu du côté de « Radiopirate », Mamémo a non seulement participé à la réalisation d'émissions de télévision sur nos antennes mais aussi à une série de trente fois cinq minutes (clips) entièrement réalisée par le secteur « Jeunesse » de la R.T.B.F. et coproduite par FR3, la télévision québécoise et la télévision suisse romande.

« Tout l'Monde » dans une chorégraphie d'Illona Illés et une mise en spectacle de Luc Duvauchel.

BRABANT

tourisme

Spécial
gastronomie

La fer gastronomie brabançonne, de lance de notre tourisme

La cuisine traditionnelle fait partie intégrante du patrimoine régional au même titre que les danses, les musiques, les légendes, le folklore, les monuments et, bien entendu, les coutumes qu'ils soient civils ou religieux. Mais en Brabant, elle ne se contente pas de plus qu'ailleurs, elle peut être plus que torguer de posséder des lettres antiques de noblesse. A cet égard, la réputation de la gastronomie brabançonne en tant que temple de la gastronomie a largement dépassé nos frontières. Pour s'en convaincre, il suffit de passer une semaine en Brabant. L'arrivée dans le « ventre » de la région (Ilot Sacré) ou de diables chandelles dans une atmosphère de la périphérie. Le tour du passage n'aura que l'emblème du choix tant les spécialités variées offertes à sa convoitise sont nombreuses. Connaissez-vous, par exemple, le mode de préparation du witloof, en d'autres termes le chicon, les cent et une manières de préparer le chou de Bruxelles ou le célèbre « moules frites », sans parler de ces multiples préparations culinaires à base de bière régionale ou locale, dont la fameuse gueuze qui vient de la région de Louvain-la-Neuve, notamment, admirables dans la préparation du lapin ? Mais Bruxelles n'a pas le monopole de la gastronomie. Le Brabant wallon sait lui aussi accueillir ses hôtes qu'ils soient gourmets ou simples gourmands avec

sa gamme très variée de spécialités culinaires : la réputée tarte al'djote (fromage gras et bettes) de Nivelles, la succulente tarte au blanc stofé (fromage) de Wavre, la « Mirandaise », gâteau onctueux dont les pâtisseries de Tubize ont le secret, ou encore le typique boudin aux choux frisés de la région de Jodoigne, tout en dégustant une délicieuse bière du terroir, une Vieux

Temps, par exemple, brassée à Mont-Saint-Guibert, ou encore une « Saison 1900 » ou une « Abbaye de Bonne Espérance », fabriquées par la Brasserie artisanale de Quenast ou, pourquoi pas ? une Vieille Villers. Oui, dans le domaine de la gastronomie, Bruxelles et le Brabant wallon ont de quoi satisfaire tous les touristes même les plus exigeants.

Salade de chicons aux filets de hareng

Ingrédients :

Quatre chicons, huit filets de hareng, une grande pomme de terre cuite ou une pomme, un oignon de grosseur moyenne, persil et cerfeuil, un jaune d'œuf, huile, vinaigre, jus de citron, poivre, sel et crème.

Préparation :

Rincer les chicons et enlever la partie amère. Essuyer les chicons et parsemer de jus de citron. Préparer une vinaigrette avec quatre cuillères d'huile, une cuillère de vinaigre, 1/2 cuillère à café de moutarde, un oignon coupé très fin et un jaune d'œuf.

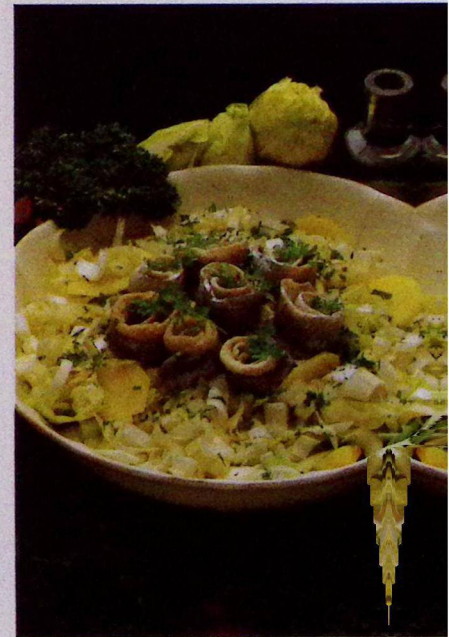
Assaisonner avec poivre, sel et persil.

Ajouter une cuillère de crème.

Couper les chicons et la pomme de terre en petits morceaux.

Mélanger les chicons, la pomme de terre et la vinaigrette.

Décorer avec des filets de hareng, du persil et du cerfeuil.



2 RECETTES A LA BIÈRE

I. Rognons de veau à la spéciale « Vieux Temps »

Employez un rognon de veau par personne.

Coupez-le en deux, dégraissez et dénervez.

Faites revenir les morceaux sur les deux faces avec très peu de beurre. Ajoutez 4 gros oignons émincés, salez, poivrez. Mouillez à hauteur de spéciale Vieux-Temps, salez, poivrez, laissez cuire 2 minutes.

Enlevez les morceaux de rognon et tenez-les au chaud. Terminez la sauce avec un filet de crème, une pointe de moutarde, laissez réduire. Passez la sauce au chinois sur les rognons, servir bien chaud accompagné d'un légume au choix et de pommes risolées.

(Le Provençal à Nil-Saint-Vincent)

NIHOUL

T. 648 37 96 - 648 10 31

II. Cabillaud à la bière

Emincez deux oignons ainsi que 3 blancs de poireaux. Faites fondre oignons et poireaux dans 30 gr. de beurre, à feu doux en veillant à ce qu'ils ne se colorent pas. Quand ils sont fondants, saupoudrez-les de sucre roux et laissez-les revenir encore quelques instants.

Beurrez un plat, garnissez-en le fond avec les oignons et poireaux accompagnés de thym et de laurier, allongez-y les filets de cabillaud préa-

lablement assaisonnés, arrosez-les de spéciale « Vieux-Temps » et mettez le tout au four pendant 2 minutes.

Lorsque les filets sont cuits, prélevez-les et gardez-les au chaud.

Faites réduire le jus de cuisson de moitié. Entretemps battez ensemble 2 dl de crème fraîche et 2 cuillères à soupe de moutarde blanche, versez-les dans le jus de cuisson, laissez bouillir 2 minutes et ajoutez-y une cuillère à soupe de beurre. Liez à feu doux au fouet, rectifiez l'assaisonnement. Nappez les filets de poisson de cette sauce, saupoudrez de persil et servez sans attendre.

Gastronomie et spécialités régionales en Brabant wallon

Gastronomie et tourisme font bon ménage, c'est bien connu, et ce couple indissociable se retrouve tout particulièrement en Province de Brabant. Le Brabançon a gardé depuis toujours une solide réputation non seulement de gros gourmand, mais aussi de « fin bec » n'en déplaise à nos amis parisiens.

La renommée de la cuisine belge, et plus particulièrement de la région bruxelloise, a atteint un tel niveau de qualité que le plus célèbre des chroniqueurs gastronomiques français déclarait récemment à un de nos confrères qu'elle n'avait plus rien à envier à la cuisine française. Nos restaurateurs ont ainsi conquis, de haute lutte, étoiles, toques et chaudrons, là où naguère les guides spécialisés ne laissaient que des taches blanches sur les cartes.

Les restaurants

L'arrondissement compte près de trois cents restaurants allant de la modeste friture au restaurant de luxe. Ces restaurants sont géographiquement très

irrégulièrement répartis.

L'Ouest du Brabant wallon se taille la part du lion des possibilités de restauration, notamment à Nivelles, Waterloo, Braine-l'Alleud, Ittre et Rebecq. Le centre suit avec les communes d'Otignies-Louvain-la-Neuve, Rixensart et Lasne, tandis que l'Est ne dispose que de quelques restaurants dispersés. Les gastronomes y trouveront de nombreuses maisons de bouche qu'il n'est pas besoin de situer tant leur célébrité a franchi nos frontières.

Les spécialités régionales

La campagne lancée, voici quelques années, par le Commissariat Général au Tourisme a mis en lumière tous les attraits que suscitent auprès des touristes les spécialités locales et régionales. Ce fut également l'occasion pour beaucoup de Belges de découvrir avec surprise la prodigieuse richesse de leur terroir. La cuisine « régionale » est devenue petit à petit à la mode grâce à la collaboration des restaurateurs coura-

geux certes, mais aussi de par « l'air du temps », en l'occurrence la tendance au retour aux origines que le phénomène écologique n'a fait qu'amplifier.

Les écoles hôtelières, dont le CERIA est le chef de file, jouent un rôle très important en ce domaine en initiant les futurs cuisiniers à des préparations régionales et en les encourageant à offrir à leur clientèle des spécialités de chez nous. Quelles sont les spécialités régionales du Brabant wallon ?

En matière de bières, l'arrondissement ne compte plus que deux brasseries : la brasserie Gildes à Mont-Saint-Guibert, qui brasse la « Vieux-Temps » (4,7°), bière à haute fermentation, et « l'Abbaye de Lefebvre », ainsi que la brasserie Lefebvre à Jodoigne (Rebecq). Cette dernière élabore la « Pils artisanale » à basse fermentation : une bière spéciale en bouteille, la « Saison 1900 » (5°) et deux bières d'abbaye : « Abbaye de Bonne-Espérance » (8°) et « Abbaye de Floreffe ». Les amateurs trouveront à Villers-la-Ville la « Vieux Villers » (12°) brassée suivant une recette ancestrale et la « Saint-Bernard » (10°) en exclusivité au Chalet de Mentonnoir.

Mentionnons aussi la « Lothier », dédicée de Lothier à l'initiative de Genappe, la « Walpain », dédicée par le Comité des Fêtes de cette commune.

Passons à nos spécialités plus consistantes, et tout d'abord à la succulente tarte al' djôte, orgueil de Nivelles, à base de froage gras préparé en boulettes et de fines herbes de ciboule et ment hachés. Variété d'hiver de la djote, les deux sarrasin entières, lesquelles on glisse du fromage gras de Nivelles, sans fines herbes. Les deux mets doivent être consommés bi tchandes, bi blètes qu'el bure de sa tarte au blanc stofé, exquise tarte au fromage blanc maigre à base d'œufs, fromage, sucre, et rhum sur fond de compote de pommes pelées et passées.

C'est à Chaumont-Gistoux que se régalaient les amateurs de larges tartes campagnardes au fromage, au sucre ou aux fruits.

Genappe propose sa « tarte du Lothier » à base de semoule de riz et de compote d'abricots et Jodoigne, la « dorée au stofé », composée de fromage blanc, beurre, jaunes d'œufs, sucre fin, sucre vanillé et parfois d'un soupçon d'essence d'amandes. Les pâtisseries de Tivize gardent le secret de

la « Mirandaise », délicieux gâteau onctueux créé à l'occasion du jumelage de la cité avec la ville de Mirande (France).

L'Est du Brabant wallon possède également une spécialité particulière : le boudin vert, ou plutôt les boudins verts, car deux localités s'en disputent la primeur : Orp-le-Petit et Jodoigne. Les deux charcuteries sont à base de viande de porc, de condiments et de chou vert, mais alors que le boudin jodoignois fait appel au chou commun, son congénère orpois utilise le chou frisé au goût sensiblement différent. Le boudin vert de Jodoigne entre également, accompagné de compote de pommes, dans la composition d'une nouvelle spécialité : le « chausson jodoignois ». Cette liste n'a pas la prétention d'être exhaustive car de nouvelles spécialités artisanales sont en voie de création : bières, charcuteries, fromages, pains, pâtisseries, etc.

La gastronomie au service du tourisme

La Confrérie du Stofé de Wavre, la Confrérie del tarte al' djote de Nivelles et la Conférie des Mougneux d'vet trépe d'Orp-le-Petit. Elles délivrent annuellement des labels de qualité aux commerçants, garantissant ainsi l'authenticité des spécialités offerts au public. D'autre part, par leurs déplacements en Belgique et à l'étranger les confréries deviennent de véritables ambassadeurs non seulement de leur localité mais aussi de leur région et de leur pays. Les échanges de délégations entraînent des retombées touristiques fort importantes. Les confréries participent également à de nombreuses foires, salons et manifestations destinées à promouvoir leur produit et, par là même, le commerce local.

La Fédération Touristique du Brabant a toujours été très sensible à cet apport économique. C'est ainsi qu'elle a soutenu dès leur création les confréries notamment en organisant des dégustations ou des expositions de gastronomie régionale ou des conférences de presse sur ce thème.

Plus concrètement encore, elle a fait placer, en collaboration avec le Commissariat Général au Tourisme, des panneaux d'information aux entrées des communes possédant des spécialités régionales. Le succès de cette action fut assez étonnant; qu'on en juge par cet exemple : dès la pose des panneaux, les bouchers de Jodoigne furent submergés de commandes de

Venez passer un jour de fête entre amis à...



Le parc de loisirs le plus amusant d'Europe

Nouveau: 30 attractions

- Les Mines et Une Nuit
- La Ferrissade
- Une réalisation unique en Europe
- Le Spirito
- La Rivière Sauvage
- 5 spectacles
- Le Spectacle d'Orléans
- Le Secret de la Licorne
- Le Sémorama
- La Grande Frousse
- Des manèges à couper le souffle
- Show de Pierrotquets
- Des carroussels pour les petits
- Les Cibans
- Le Big Wyo etc. etc.

Le parc d'entrée libre et gratuit pendant la journée, ouvert aux 5 spectacles et 30 attractions.

Ouvert tous les jours d'avril à fin septembre

En train

Bruxelles-Orléans

Correspondance Bièges

(300 m de WALIBI)

En voiture

(à 20 km de Bruxelles)

Autoroute E40

Bruxelles-Namur

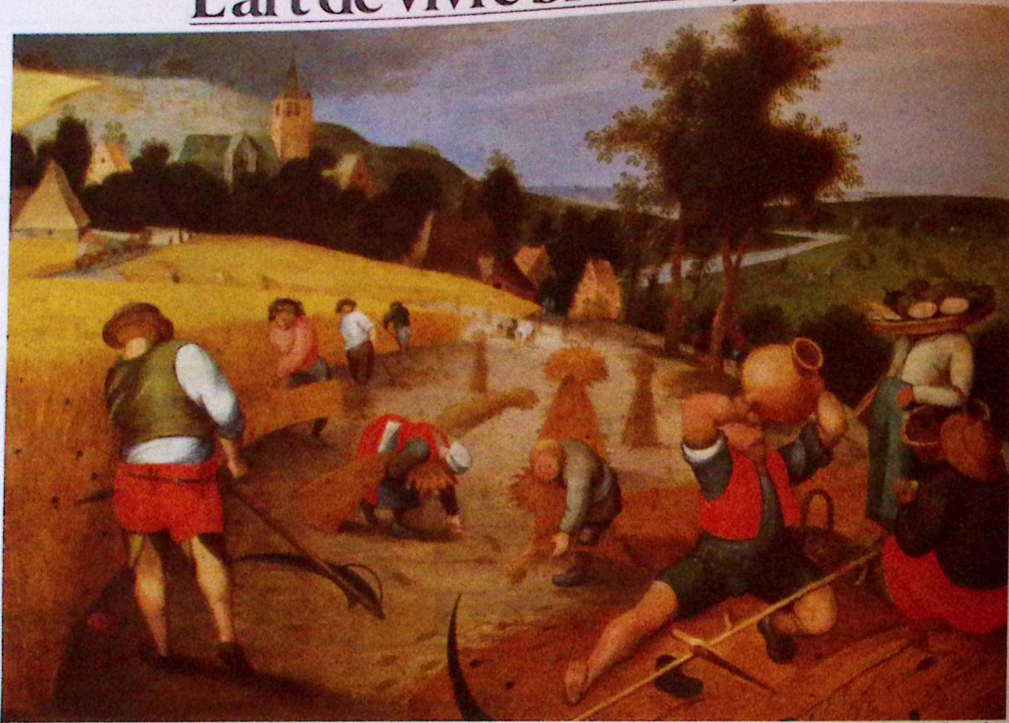
Sortie WAVRE (n° 6)



boudin vert à tel point qu'ils durent augmenter considérablement leur production.

On le voit, la demande existe et nous ne doutons pas qu'une bonne promotion des spécialités régionales par tous les organismes publics et privés concernés contribuera de manière sensible au développement touristique et économique de notre province.

L'art de vivre brabançon.



Abel Grimmer - Les Quatre Saisons/Eté (n° 831) - Anvers - Musée des Beaux Arts

Vu par un Maître du terroir.



Réalisé par Stassano.

La vraie Maquée du Brabant de Stassano. C'est la joie de vivre dans un pays heureux. Choisissez la variété adaptée à votre plaisir gourmand: le Rotzelaer, fromage frais entier préparés avec le même talent inimitable. Celui des grands Maîtres brabançons.



Une gerbe d'abbayes brabançonnes

par Gladys GUYOT
Religieuse du Sacré-Cœur à Jette

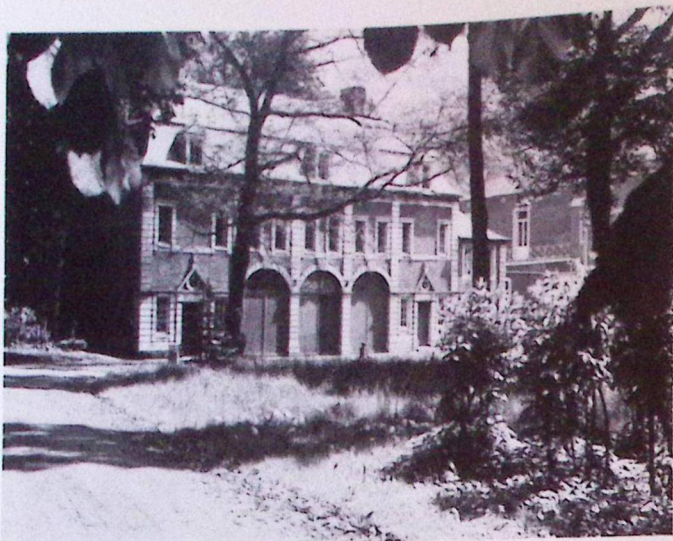
Comme toute l'Europe chrétienne, la Belgique d'Ancien Régime fut parsemée d'abbayes, notamment dans l'ancien duché de Brabant surtout à partir des XI^e-XII^e siècles dans le rayonnement de la réforme générale de l'Eglise à cette époque (1). Abbayes d'hommes et de femmes : bénédictines, cisterciennes, norbertines ou prémontrées ont connu des destinées assez semblables suivant le cours de l'histoire qui les a profondément marquées, aussi en dégagerons-nous les caractéristiques générales en les concrétisant le plus possible.

Types de fondations

Les fondateurs d'abbayes sont divers suivant les lieux et les personnes. « Milites » convertis de la vie guerrière à la vie religieuse bénédictine à Affligem vers 1083; changement d'un chapitre de chanoines augustins

L'église abbatiale de Grimbergen, de style baroque, fut ouverte au culte en 1700.





Hamme-Mille : une des dépendances de l'ancienne abbaye de Valduc.

en celui d'un norbertin à Grimbergen vers 1124 et à Jette après 1140; appel de Godefroid 1^{er}, duc de Brabant (†1139), aux O.S.B. d'Affligem à Vlierbeek en 1125 et aux norbertins à Parc (Louvain) vers 1128; de Régnier, seigneur de Zétrud-Lumay, aux norbertins à Heylissem (Hélécine) en 1129-1132; de même, du comte Arnold III de Looz à Averbode vers 1135; initiative directe de Bernard de Clairvaux à Villers entre 1146-1148. Les fondatrices d'abbayes féminines se perdent un peu dans les brumes de l'histoire auréolée par la légende; chez les bénédictines : une certaine « Columba » à Kortenberg en 1095, Wivine et une amie à Grand-Bigard au XII^e siècle, la mère et la sœur de Gislebert, seigneur d'Alost, d'abord à Meerhem en Flandre en 1096 puis transférée à Forest en 1105; chez les cisterciennes, Gisèle à La Cambre à la fin du XII^e siècle; des moniales inconnues à Kerkom (nord-ouest de Tirlemont) puis à La Ramée (Jauchelette) à la fin du même siècle; d'autres vers 1195 aux Awirs à Hollogne-aux-Pierres, puis à Lillois et enfin à Couture-Saint-Germain vers 1214-1215 où elles conservèrent leur nom primitif d'Aywières; à la demande du futur

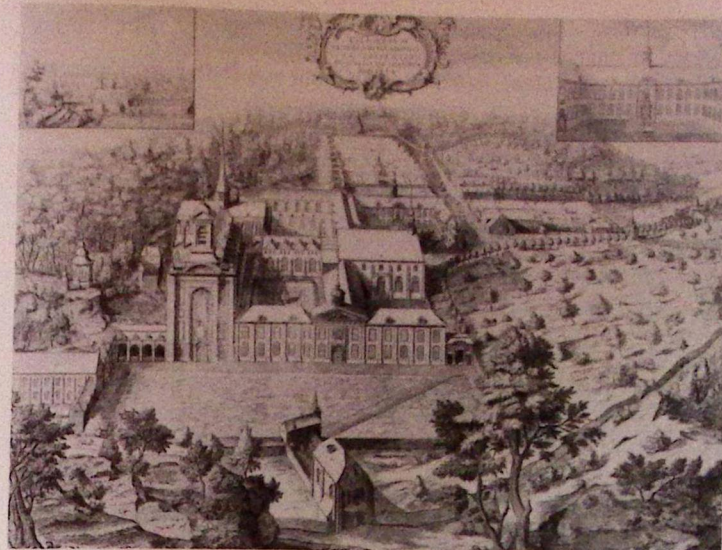
L'église abbatiale d'Averbode figure parmi les constructions typiques de l'architecture baroque du XVII^e siècle.



duc de Brabant, Henri II, à Valduc dans la forêt de Meerdael sous Hamme-Mille en 1231.

En citant ces fondations, quelques faits sont à remarquer. Le premier est l'obscurité dans laquelle plongent les débuts, les chefs et les membres des abbayes; un autre est la difficulté que les monastères féminins ont dû affronter avant de trouver un lieu stable.

Villers pourtant fut aussi transféré de Gémioncourt, sous Baisy-Thy, à son emplacement actuel par saint Bernard lui-même. Un fait encore beaucoup plus important est constitué par l'avouerie ou protection et les donations des ducs de Brabant, suivies par de nombreux seigneurs locaux. Tous y trouvaient leur intérêt, spirituel d'abord en ces temps de foi, politique pour s'appuyer sur des centres sûrs dont la fondation rehaussait leur



L'abbaye cistercienne de Villers au temps de sa dernière période de prospérité (gravure extraite de Sanderus : Chorographia Sacra Brabantiae).

prestige : les ducs demandèrent à être inhumés à Affligem ou à Villers; Kortenberg fut le siège de sessions des Etats de Brabant et le 27 septembre 1312, le duc Jean II y promulgua la charte dite « de Kortenberg »; intérêt socio-économique par le défrichement et la mise en valeur d'étendues sur lesquelles s'établissaient de petits centres de peuplement à l'origine de plusieurs de nos villages.

Economie abbatiale relativement autarcique

Par suite de donations géographiquement éparpillées, les abbayes se constituèrent un vaste domaine discontinu, exploité d'abord en faire-valoir direct par des frères illettrés à Affligem, par des convers répartis dans les « granges » cisterciennes, entités agricoles dirigées par un moine, plus ou moins imitées par les norbertins. Comme les princes, les papes des XI^e et XII^e siècles et les évêques confirmèrent les possessions des nouveaux monastères, ainsi que leur règle ou leurs statuts.

Les abbayes entrèrent ainsi, parfois malgré les premiers religieux à Affligem et saint Bernard chez les cisterciens, dans le système féodo-seigneurial et l'économie agricole qui persistèrent, dans leur ensemble, jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Mais à partir du XIII^e siècle, sous diverses causes, entre autres la diminution des frères et des convers, les abbayes affermèrent leurs terres à des « censiers » en pays wallon et à des « pachters » en pays flamand à des conditions qui leur permirent de continuer à vivre dans une économie relativement fermée. Le faire-valoir indirect devint ainsi progressivement général.

Outre les cens et baux, les abbayes jouirent de dîmes provenant des paroisses qu'elles desservaient, particulièrement nombreuses chez les norbertins, et de rentes lorsque l'économie devint un peu plus monétaire à partir du XIV^e siècle. Affligem reçut le patronat de quelques églises et fonda les prieurés de Frasnelez-Gosselies, Sainte-Marie à

Porche-colombier de la ferme de l'ancienne abbaye de La Ramée.

Basse-Wavre, Saint-André près de Bruges et celui de Vlierbeek, ces deux derniers érigés en abbayes en 1188 et 1237; elle eut juridiction sur ceux de Forest et Grand-Bigard également devenus abbayes en 1238 et 1242. Villers n'eut guère de paroisses, apostolat qui ne ressortissait pas à sa vocation contemplative, mais ses moines furent chapelains, confesseurs, receveurs des nombreuses abbayes et prieurés de cisterciennes dans le duché de Brabant et au-delà. Des abbayes féminines nommèrent le desservant de paroisses : Forest à Uccle, Woluwe-Saint-Pierre, Rhode-Saint-Genèse, Beersel, Linkebeek, Bollebeek; Grand-Bigard, en raison de sa pauvreté, reçut les églises de Beerse, Vos-



selaer et Wechelderzande en Campine et celle de Bekkerzeel non loin de chez elle. Les norbertins, d'ailleurs après la mort de saint Norbert (1134), exercèrent leur apostolat spécifique dans les paroisses. Parc et Heylisse en avaient chacune 15, Grimbergen et Diligem 9, sans compter des chapelles où un chanoine disait au moins la messe dominicale.

En contrepartie de leurs richesses, les abbayes exerçaient une large hospitalité et donnaient beaucoup d'aumônes : à Villers, en 1272, plus de 300 personnes reçurent en pension viagère 1.400 muids de blé; au début du XIII^e siècle, un abbé de Parc institua la « Porte » avec ses revenus propres pour venir en aide aux pauvres de Louvain, et toutes les abbayes avaient le même service. A Affligem, on recevait, en moyenne, au XVIII^e siècle, 30 personnes à table sans aucune distinction sociale; en 1693, Villers nourrissait chaque jour 170 personnes sans compter : « diverses honnêtes autres, parents et amis des religieux, messagers, 40 soldats... »; partout la table des hôtes était toujours nombreuse, chaque abbaye ayant une hôtellerie.

Elles étaient aussi des donneuses d'emplois. Villers, en 1747, avait 24 domestiques et employait divers corps de métiers, également dans ses « granges »; La Ramée 12 domestiques, en outre un ardoisier, maréchal-ferrant, tonnelier, brasseur, maçon, menuisier, ramoneur, etc., les autres abbayes à peu près le même personnel.

Ferveur initiale

L'origine d'un monastère est toujours fervent sinon il n'aurait pas de raison d'être. Aux XII^e et

Ancienne abbaye d'Aywières : porte donnant accès à l'enclos abbatial.

XIII^e siècles, de nombreux « saints et saintes » s'épanouissent dans un climat spirituel favorable, sans qu'on puisse d'ailleurs départager chez les hagiographes la part de la légende de la réalité. Affligem reçoit de nombreux chevaliers qui abandonnent le monde; Villers connaît une extraordinaire efflorescence mystique qui rayonne à La Ramée avec Ide de Nivelles et Ide de Léau; à Aywières avec sainte Lutgarde; à La Cambre, sainte Aleyce ou Alice de Schaerbeek y vit en recluse parce que lépreuse; à Grand-Bigard, Wivine et son amie Einwara sont réputées « saintes »,



de même Alène ou Aline à Forest.

Quant aux chanoines norbertins, nous ne savons pas grand-chose de leur vie spirituelle parce que « dans leurs paroisses comme dans leurs abbayes, ces religieux semblent n'avoir travaillé que pour Dieu et les âmes, sans aucun souci de l'histoire » (E. de Moreau, Histoire de l'Eglise en Belgique, III, 462). Cependant, l'afflux de vocations et de donations, qui leur permit une extension rapide dans les Pays-Bas et le nord de l'Europe, plaide en leur faveur.

Tous, moines, moniales et chanoines entretiennent des rela-



Une des ailes de l'ancienne abbaye de Forest, qui servait jadis de remise.

tions épistolaires avec une mystique du XII^e siècle, sainte Hildegarde de Bingen (†1179), abbesse de Saint-Rupert en Rhénanie, célèbre par ses révélations et connaissances théologiques.

Les abbayes contractèrent entre elles et avec d'autres institutions ecclésiastiques des confraternités de prières et d'amitié pour bénéficier mutuellement de leurs œuvres spirituelles et pour ne pas rester isolées; un messager les avertissait en cas de décès d'un de leurs membres et donnait des nouvelles apprises dans son voyage parfois assez long. Averbode en conclut avec le monastère cistercien de Notre-Dame à Ruremonde, le béguinage d'Aarschot, l'abbaye Saint-Nicolas à Reims, le prieuré de Bierbeek, les chanoines de Looz, etc.; Grand-Bigard avec Affligem et Grimbergen; celle-ci avec l'abbaye Saint-Nicolas de Fumes, avec celles de Jette-Diligem, Forest, Grand-Bigard, Affligem, etc.; Affligem avec l'abbaye de Rijnsburg à Leiden...

Rôle des abbés et évolution générale

Au plan juridique, les abbés arbitrèrent de nombreux conflits entre des monastères ou entre

ceux-ci et des laïcs au sujet de biens fonciers, de dîmes ou de droits contestés. Ce fait avait du moins l'avantage de les faire se rencontrer et de pouvoir s'épauler dans la défense de leurs intérêts et de leurs privilèges, surtout à partir du XIV^e siècle quand les ducs de Brabant se mirent à exiger des « godshuysen » corvées de charroi, gîte de la meute ducale durant les chasses, dons gratuits, exactions diverses. La résistance abbatiale au pouvoir ducale amena les ducs à incorporer progressivement les chefs des « cloesteren » dans les Etats de

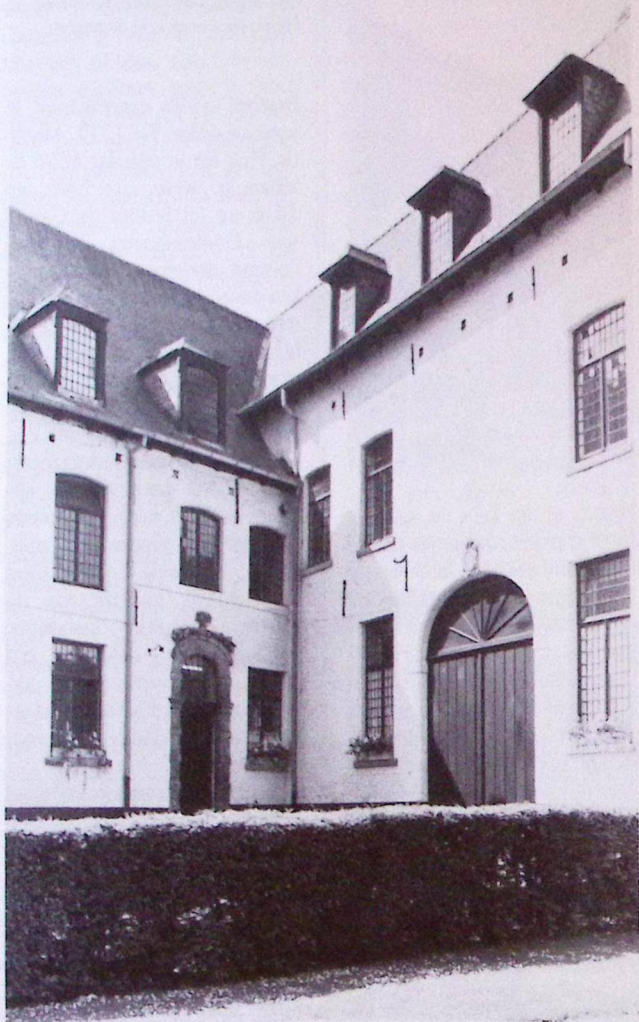
Brabant où ils constituèrent le premier ordre. En 1377, Martin de Huy fut le premier abbé de Villers à siéger aux Etats; en 1416, ce fut le tour de Gérard van Goetsenhoven à Parc, nommé également archichaplain ducal; les autres abbés suivirent aux Etats, mais les abbayes féminines n'eurent que des représentants masculins et encore!

L'engagement politique fut une des causes du relâchement à peu près général des anciennes abbayes au XIV^e siècle. Retombée de la ferveur, guerres régionales, grand schisme d'Occident (1378-1417), multiplication de procès, difficultés financières, médiocrité et absences des abbés, esprit humaniste et parfois mondain qui amène la transgression de la clôture et du vœu de pauvreté.

Pourtant si la situation est quasi générale, elle varie suivant chaque abbaye et chaque abbatiat qu'on ne peut détailler ici. Partout, périodes de déclin et de redressement alternent. Dans les abbayes féminines, des situa-

L'abbaye de Parc à Heverlee, prise sous un angle insolite.





Au cœur de l'ancienne abbaye de La Cambre à Ixelles.

certaines prérogatives d'ordre religieux, mais ces privilèges donnèrent peut-être trop à certains le goût des honneurs et de la puissance temporelle. Philippe II octroya Affligem au nouvel archevêché de Malines comme mense ou dotation épiscopale malgré l'opposition des moines et celle des autres abbés qui firent cause commune avec les nobles contre la politique royale. Guerre, pillages et destructions de la fin du XVI^e siècle dispersèrent religieux et religieuses dans les refuges urbains ou ailleurs. Quelques-uns à Affligem et Villers furent emprisonnés, même martyrisés sans parler de ceux de Gorcum.

Derniers siècles d'Ancien Régime

Le règne des Archiducs (1598-1621) releva progressivement les ruines, et de grands abbés purent restaurer leurs monastères au point de vue spirituel et temporel : les prévôts, vigilants administrateurs d'Affligem au nom de l'archevêque, abbé en titre; les prélats Robert Henrion (1587-1620) à Villers; Jean Drusius (1601-1634), Jean Maes (1635-1647) et Libert de Pape (1648-1682) à Parc; Mathias Valentyns (1591-1635) à Averbode; Martin Heckius I^{er} (1603-1623), Jean De Haseleer (1623-1645), Martin Heckius II (1645-1663) à Diligem; Christophe Outers (1613-1647) et Charles Fernandez de Velasco (1648-1665) à Grimbergen. Les norbertins surtout, soucieux de la beauté des édifices, reconstruisirent leurs églises dans le style baroque, expression triomphante de la Contre-Réforme catholique dont témoignent les églises

d'Averbode, Grimbergen, Parc, encore intactes.

Cependant la dernière grande peste d'Ancien Régime, de 1667 à 1670 environ, fit plusieurs victimes parmi les religieux, surtout ceux des paroisses, qui se dévouèrent au chevet des malades. D'autre part, les guerres de Louis XIV amenèrent à nouveau devastations et réquisitions diverses.

Au cours du XVIII^e siècle plus paisible, prélats et abbesses voulurent mettre leurs abbayes au goût du jour : style rococo à la maison du receveur et des prêtres à Grand-Bigard, à la magnifique sacristie de Grimbergen; davantage encore en style néo-classique dont le coryphée était alors l'architecte de Charles de Lorraine, Laurent-Benoît Dewez (1731-1812) : le portail et l'intérieur de l'église d'Affligem; le frontispice de l'église, les portails d'entrée et le palais abbatial à Villers; l'église et la demeure abbatiale à Vlierbeek et Valduc; les quartiers de l'abbesse, des chapelains et des hôtes à Forest; par des architectes moins connus : les portes d'entrée et la belle demeure abbatiale de Parc; les grandioses bâtiments de La Cambre et ceux d'autres monastères féminins.

Malgré un certain esprit mondain qui s'infiltra dans les cloîtres, on y joua parfois la comédie — « Le Médecin malgré lui » à Forest — et l'on donnait de somptueux banquets à de nombreuses occasions, plusieurs monastères échappèrent à l'esprit du siècle. Un religieux de passage à Grand-Bigard en donne ce témoignage : « Quoi qu'à une lieue de Bruxelles, on y voyait fort peu d'étrangers. Vous ne trouverez pas ici de dîneurs, me dit l'abbesse, il n'y vient que ceux qui ont vraiment à faire. J'ai mes devoirs à remplir et moi et mes

Abbaye d'Affligem : la Maison dite des Evêques.

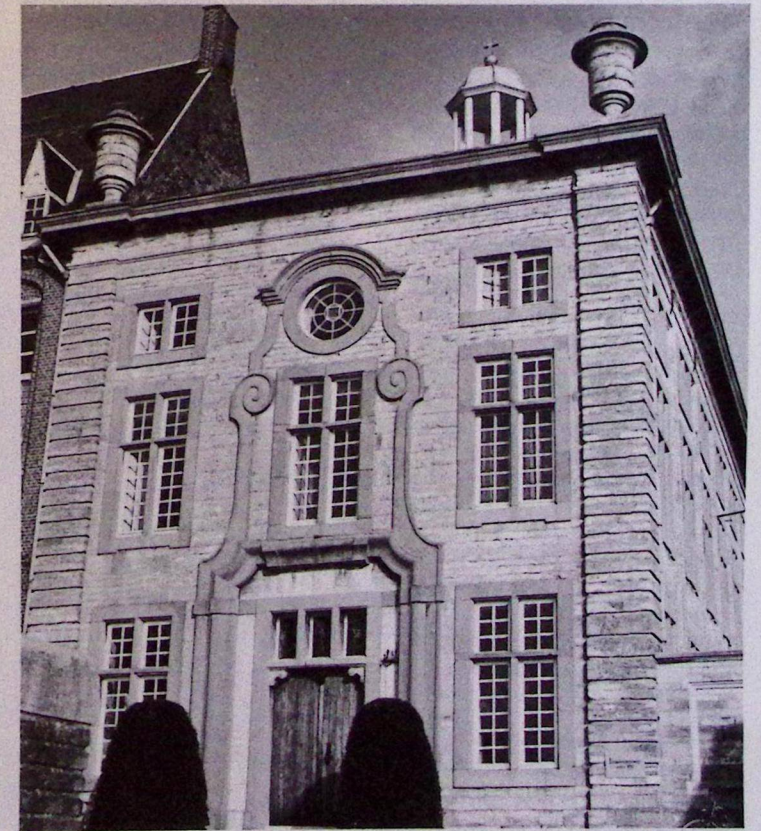
sœurs nous les aimons. Nous n'avons pas besoin de parasites qui nous amusent ou nous ennuient et nous décrient ensuite au dehors ».

Le nombre de vocations, malgré les entraves du despotisme éclairé au recrutement, atteste également de la régularité ainsi que de la ferveur en général. Le total des religieux était d'environ 35 à Affligem, 55 à Villers, 30 à Diligem, 40 à Grimbergen et Heylissem, 85 à Averbode, 52 à Parc, 33 à Aywières, 15 à Forest, 13 à Grand-Bigard...

Les révolutionnaires français antireligieux détruisirent l'œuvre d'un passé séculaire, ils chassèrent religieux et moniales de leurs monastères en leur offrant seulement des « bons de subsistance » qu'ils refusèrent presque tous, de même que le serment « de haine à la royauté », et ils vendirent à leur profit les biens

conventuels nationalisés. Les abbayes norbertines furent relativement épargnées parce que leurs églises étaient paroissiales sauf celles de Jette-Diligem et de Heylissem. Des autres, il reste l'ensemble de La Cambre, les ruines imposantes de Villers, l'église Saint-Denis et les bâtiments de Dewez à Forest, la ferme et sa magnifique grange à La Ramée, la demeure abbatiale de Diligem, maintenant musée communal... Partout il vaut la peine d'aller voir les témoins d'un passé de beauté qui marqua profondément le paysage brabançon et de s'imprégner d'une atmosphère de paix et de prière.

(1) Cette étude se limite à la province actuelle de Brabant et elle reprend, en synthèse, les articles parus sur les abbayes dans « Brabant » depuis 1970.



tions sociales se durcissent, Forest devient « noble » au XIV^e siècle et Grand-Bigard au XV^e siècle sous la pression exercée par la classe seigneuriale en réflexion de défense. Ailleurs, à côté de nobles, religieux et religieuses se recrutaient principalement dans le patriciat urbain, les gens de métiers, les familles de censiers et de « pachters ». A la fin du XV^e siècle, un nouveau mal menaça les abbayes, celui de la commende par laquelle le pape ou le prince nommait un ecclésiastique étranger, parfois même un laïc pour en percevoir les revenus sans y résider. A Affligem, deux Croÿ fu-

rent imposés comme abbés par les papes et Charles-Quint, mais l'abbé de Parc, Thierry van Tulden, combattit victorieusement cette mesure déplorable dans les monastères norbertins des Pays-Bas. Le gouvernement de Charles-Quint intervint dans les élections abbatiales en désignant un commissaire adjoint à un autre, généralement un abbé du même ordre; cette situation fut définitivement réglée par un accord entre Philippe II et les chefs de monastères en 1564. A cette époque, tous les abbés avaient reçu la prélatrice, c'est-à-dire le port de la mitre et de la crosse et

Une exposition originale à la Fermette du Musée Provincial du Caillou à Vieux-Genappe

En partant du Caillou...

Un peu d'histoire tout d'abord pour rappeler le cadre dans lequel cette exposition en tous points remarquable tant par l'originalité et l'unité du sujet évoqué que par la qualité des œuvres exposées, se déroule actuellement.

Remontons ensemble le temps. La Ferme du Caillou, aujourd'hui classée de même que ses dépendances, son jardin et son mur de clôture, est une construction rurale, d'importance moyenne, édifiée vraisemblablement en 1757. Cette ferme ne serait sans doute jamais sortie de l'anonymat si Napoléon, poursuivant les troupes de Wellington qui se retiraient vers les hauteurs de Mont-Saint-Jean, ne s'était fixé en cette demeure avec son Quartier Général et n'y avait passé la nuit du 17 au 18 juin 1815. Dans la matinée du 18 juin, il y réunit son Etat-Ma-

jor, puis il partit vers Rossomme où il donna le signal du combat. Il devait repasser devant le Caillou, dans la soirée, lors de sa retraite précipitée vers Charleroi alors que le sort de l'Empire était déjà définitivement scellé sur la « morne plaine ».

La Ferme du Caillou connue par la suite des fortunes diverses et aurait même été rayée de la carte sans l'intervention de deux hommes : Emile COULON d'abord, Lucien LAUDY ensuite, qui prirent très vite conscience de l'intérêt historique de cette demeure.

En 1950, la Société Belge d'Etudes Napoléoniennes fit l'acquisition de la ferme et l'aménagea en musée napoléonien, le seul du genre en Belgique. Plus tard, la même Société achetait la fermette et le terrain voisin avant de céder, en 1972, la ferme et ses dépendances à la Province de Brabant. La fermette, qui abrita, à un moment donné, une auberge, fut entièrement rénovée et aménagée en tant qu'outil de promotion culturelle. Elle abrite, depuis 1983, des expositions

ponctuelles, basées, en général, sur les événements de 1815 et leurs retombées politiques et militaires.

C'est dans cette optique qu'à l'initiative de Monsieur Francis De Hondt, Député permanent, Président de la Commission administrative du Musée Provincial du Caillou, la Province de Brabant vient d'organiser dans les salles de la Fermette, une exposition qui restera ouverte jusqu'au 22 juin 1986. Placée sous le thème de « En partant du Caillou », cette exposition présente aux visiteurs 100 dessins à la plume, fusain et pastel du talentueux artiste brabançon Robert TILLEUX. Grâce à la qualité, mais aussi à la variété des œuvres judicieusement sélectionnées, « En partant du Caillou », constitue plus qu'une simple suggestion, mais une cordiale invitation à partir, à la suite, de l'artiste, à la découverte du site de la bataille dite de Waterloo, de la « morne plaine » (pas si morne que cela), des fermes historiques, témoins muets de la sanglante mêlée et des nombreux monuments commémoratif qui jalonnent le champ de bataille en commençant, bien entendu, par la visite du Musée voisin du Caillou.

L'exposition « En partant du Caillou... » est ouverte, jusqu'au dimanche 22 juin 1986, aux jours et heures ci-après : du mardi au samedi, de 14 à 18 heures; le dimanche de 10 h 30 à 18 heures. Elle est fermée les lundis non fériés.

L'entrée est gratuite.

Pour tous les renseignements complémentaires, s'adresser au Musée Provincial du Caillou, chaussée de Bruxelles, 66 à 1472 Vieux-Genappe (tél. : 02/384.24.24).



Robert Tilleux : « La ferme-musée du Caillou ».

Une artiste hors du commun : Marthe d'Andrimont

Sous les auspices de la Ville de Bruxelles, la Galerie Bortier a accueilli en mars dernier une nouvelle exposition des huiles, aquarelles et pastels de Marthe d'Andrimont.

« L'art, des transports de l'âme, est un faible interprète : l'art ne fait que des vers; le cœur seul est poète. »

Quel texte mieux que ces alexandrins tirés de l'œuvre posthume du jeune poète-philosophe André Chénier, chanteur des « Odes » et des « Bucoliques », pourrait présenter cette artiste. Car la peinture qu'elle nous propose est un art du cœur.

Dans une liberté totale, Marthe d'Andrimont ne s'encombre d'aucun déterminisme d'école, d'aucune réminiscence, ni formelle ni conceptuelle, pour exprimer sa vision picturale des êtres, des choses et du monde. Son langage plastique spontanément dépouillé d'artifices est pourtant singulièrement chargé d'intériorité émotionnelle, de tendresse des contours, de rayonnement d'harmonie. C'est un art à lecture directe, sans auscultation du stéthoscope de décodage. Le « pont mystérieux entre l'âme des personnages et celle du spectateur », selon l'expression du grand maître Eugène



Delacroix, est jeté instantanément. On entre tout de suite et de plain-pied dans un monde d'onirisme, mais dont les limites impalpables sont si parfaitement maîtrisées que le rêve se fond dans la réalité imaginaire entre le naturel et l'irréel.

Formée aux Arts Décoratifs, Marthe d'Andrimont poursuit parallèlement un itinéraire artistique et familial exemplaire : mère heureuse entourée de sept enfants, un séjour de dix années au Chili dans le dépaysement des luminosités andines et d'une hispanité métissée, l'artiste continue inlassablement sa recherche de perfectionnement dans les différentes disciplines : portraits d'enfants au pastel, aquarelles de natures mortes, paysages ou scènes de vie à l'huile, tout l'œuvre épouse une sorte de « linéarité » d'atmosphère que chaque création renouvelle différemment avec une sensibilité aiguë du moment, du climat de lumière, de la magie des couleurs, des contextes du sujet.

Chacune de ses expositions antérieures (Woluwe, Montzen, Bruxelles, Lasne, etc., entre 1977 et 1985) affirme et confirme un talent que l'on aimerait croiser plus souvent à notre époque saturée de « surréalisme vécu » et médiatisé de morosité, un art devant lequel on atteint à une plénitude essentielle d'émotion qui n'a besoin ni de l'analyse ni de la pensée. Et qui rejoint la définition du cardinal de Bernis : « le naturel est le sceau du génie, l'appui du goût, l'âme de l'harmonie... »

Ajoutons pour terminer que plusieurs œuvres de Marthe d'Andrimont ont été acquises par la Province de Brabant.



Guide Delta Bruxelles

La neuvième édition du guide Delta se présente sous un graphisme nettement amélioré et comporte d'intéressantes nouveautés.

D'où vient le succès du Delta? D'abord, c'est le seul guide qui se veut avant tout pratique et qui permet au lecteur de trouver l'établissement qu'il désire grâce à ses diverses rubriques de classification. Ensuite, comme le précise son directeur dans la préface: «notre rôle n'est pas de vider les restaurants...» et c'est ainsi que, outre une liste de 117 hôtels situés par quartiers, le guide dresse la nomenclature de pas moins de 1.571 restaurants répartis dans dix rubriques: catégorie de prix, quartiers, brunch, ouverts après les spectacles, types de cuisine, spécialités, tables en plein air, salles pour banquets, ouverts non-stop, dîners spectacles.

Deux nouveautés cette année: un «delta» signale les tables au rapport prix-qualité particulièrement attractif, tandis que la périphérie bruxelloise est mieux représentée.

Le palmarès décerné par dix-neuf chroniqueurs pour les meilleures «tables au vert» a donné comme vainqueur «le Trèfle à 4» de René Haquin à Genval, suivi de «La Maison du Seigneur», «la Feuillantine», «le Val Joli», «Gérard Riveau» et «la Villa d'Este» ex aequo. Vendu en librairie au prix de 395 F.

Grand Guide Henry Lemaire

D'entrée de jeu, Henry Lemaire, dans la préface de sa cuvée 1986, met les points sur les «i» et croise le fer avec ses détracteurs.

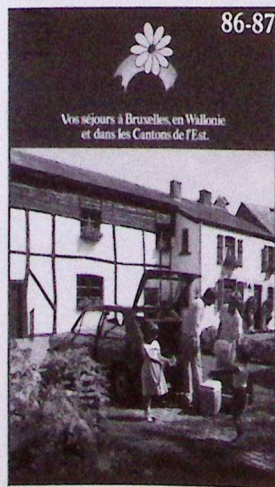
Son style incisif et direct fait d'ailleurs tout le charme et l'intérêt de ce guide si personnel. Quoi de neuf cette année? Cent trente-neuf restaurants obtiennent une cote entre 75 et 92 sur cent.

Parmi ceux-ci, Jean-Pierre Brunneau rejoint Pierre Wynants au sommet de la hiérarchie. A noter également plusieurs progressions dont celles de Claude Dupont et de l'«Ecailler du Palais Royal».

Certaines «découvertes» d'Henry Lemaire en valent vraiment la peine. Prix de vente: 490 F.

Guide Rouge Michelin Benelux

Le Michelin reste pour son édition 1986 égal à lui-même. Il est toujours le compagnon indispensable de l'automobiliste. Son sérieux, sa précision et sa fiabilité sont bien connus. Mais pourquoi diable y a-t-il toujours deux poids et deux mesures selon que l'établissement soit situé dans l'Hexagone ou chez nous? Certes,



tes, la situation s'est fortement améliorée depuis quelques années, mais que de temps aura-t-il fallu à «bibendum» pour distiller, presque à contre-cœur, étoiles et fourchettes! Ces injustices criantes ne se limitent pas à la restauration mais sont hélas d'application aussi pour les curiosités touristiques. Certaines de celles-ci sont ainsi purement et simplement ignorées tel ce champ de bataille au sud de Bruxelles qui malgré ses six cent mille visiteurs par an ne mérite même pas une mention!

Pour ce qui concerne les restaurants «étoilés», relevons dans l'agglomération bruxelloise les deux étoiles du «Carlton» et les accessits de «La Belle Maréchère», «Au Beurre Blanc» et à la «Villa d'Este». Prix de vente: 470 F.

Catalogue BELSUD 1986-1987

L'Office de Promotion du Tourisme de la Communauté française de Belgique (O.P.T.) présente son nouveau catalogue: 128 pages de vacances toniques avec une offre de 200 hôtels, 450 meublés de tourisme, 20 villages de vacances et 30 possibilités de logement à la ferme. Un service complet est assuré à la clientèle grâce à la centrale de réservation «Belsud Réservation» (tél. 02/230.57.30) qui connaît un succès croissant. Parmi les 19 propositions régionales de séjour, Bruxelles et le Brabant wallon sont présents avec trente-quatre hôtels. Le catalogue peut être obtenu au prix de 50 F auprès de l'O.P.T. rue J. Stevens, 7 à 1000 Bruxelles et des Fédérations touristiques provinciales.

Le Cercle artistique communal de Waterloo

Le Cercle a été aménagé dans un cadre accueillant et chaleureux: une jolie villa entourée de verdure, dont le rez-de-chaussée a été transformé en galerie d'exposition.

En effet, la baronne Van Caubergh, propriétaire de la villa, a accepté de mettre son living à la disposition des artistes. La première exposition, consacrée au peintre Micheline Dewez, eut lieu en 1972.

Deux ans plus tard, lorsque la baronne Van Caubergh quitta Waterloo, la villa devint le siège du Syndicat d'Initiative de Waterloo. Des expositions y furent organisées avec l'aide du S.I. et ont dû devenir une galerie d'art à part entière.

Ces ans artistes y firent leurs premières armes comme le peintre Sprumont. D'autres, déjà renommés, y exposèrent également tels que Jean Milo et Lode Matthijs.

Où se la peinture, on a pu notamment apprécier dans cette galerie les sculptures de Philippe Papis et de Mick Mickeyls, spécialisées dans l'acier inoxydable, les tapisseries de Mary Dambiermont, les photos d'Alain Béjart, les gravures et les aquarelles de Nicole Ickx à qui la Revue «Brabant Tourisme» a récemment consacré un article, et la céramique de M. Orlandini.

En 1979, la Reine Fabiola a honoré de sa présence l'exposition de Madeleine Van Doniant qui élabore les médailles destinées au Concours International Reine Elisabeth.

Tous les deux ans, il est proposé aux artistes et aux artisans de la commune de présenter une de leurs œuvres au sein d'une grande manifestation.

Parmi les différentes expositions prévues cette année, citons déjà: l'aquarelliste bruxellois Charriot et son école, du 1^{er} au 18 mai, le peintre Françoise Morgane, du 22 mai au 8 juin, le diamantaire-sculpteur Thomas Gallet, du 11 au 28 septembre, le peintre surréaliste Blomme de Rixensart, du 2 au 19 octobre.

Cette galerie constitue donc un des grands centres d'intérêt artistique de Waterloo. C'est pourquoi les organisateurs espèrent pouvoir la déplacer prochainement dans le centre touristique afin de donner à celle-ci le plus grand impact possible. Adresse: 140, avenue Belle-Vue à 1410 Waterloo.

C.A.

L'Hôtel de Ville de Bruxelles héberge le nouveau bureau d'accueil du T.I.B.

La promotion du tourisme bruxellois vient de trouver au rez-de-chaussée de l'Hôtel de Ville la place qu'elle mérite.

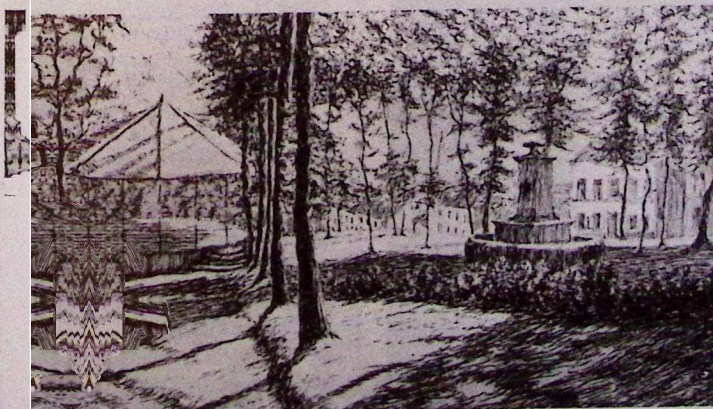
Depuis quelques semaines déjà, les hôtesse essuyent les plâtres d'un bureau d'accueil et d'information flambant neuf, situé dans l'aile droite de l'Hôtel de Ville et ouvrant de plain-pied sur le haut lieu touristique de Bruxelles.

Ce changement fut décidé par trois considérations:

1. le bail relatif à l'occupation de l'immeuble de la rue du Marché-aux-Herbes venait à expiration;
2. la Ville de Bruxelles, qui supporte seule les frais de fonctionnement du T.I.B., accueillit ce dernier, le soulageant par la même occasion d'un loyer très lourd;
3. mais aussi et surtout pour assurer à Bruxelles un accueil efficace, bi-communautaire, mais spécifiquement bruxellois, à nos hôtes de passage ainsi qu'aux Bruxellois eux-mêmes.

Madame Viviane Baro, Echevin du Tourisme de la Ville de Bruxelles et Présidente du T.I.B., a tenu à faire devant la presse bruxelloise, à cette occasion, un rapide tour d'horizon des activités et de l'avenir du T.I.B.

Le nouveau bureau d'accueil est desservi par les hôtesse de



Van Cutsem: «La place d'Ohain».

Bruxelles qui répondront à toutes les questions que le public leur posera dans les domaines les plus variés, culturel, touristique, ou plus prosaïquement renseigneront les gourmets à propos des bonnes tables ou des spectacles.

Le bureau d'accueil, faut-il le rappeler, a trouvé ses origines à l'époque de l'Exposition Universelle de 1958 (28 ans déjà) et tous les Bruxellois conservent encore le souvenir du pavillon de la place de Brouckère.

Madame V. Baro a rappelé les sites successifs occupés par le T.I.B. depuis que ce dernier fut contraint de se reloger pour faire place aux chantiers du métro, passant de la rue de la Colline à la rue du Marché-aux-Herbes. Quels services offre le T.I.B. dans son nouveau cadre?

En deux mots : tout ce qu'on peut attendre d'un comptoir comme celui-ci, à savoir :

- réservation chambres d'hôtels;
- réservation places spectacles;
- éditions;
- boutique d'objets et de souvenirs en exclusivité.

Madame Baro a insisté également sur les services spécifiques que le touriste ne trouvera qu'au T.I.B. et qui en font sa particularité et sa fierté :

- la location de spectacles de tous genres (y compris la réservation par téléphone via le réseau télélib);
- les relais d'accueil touristique, qui permettent au voyageur qui débarque à la Gare du Nord et à celle du Midi d'obtenir sur place les mêmes services qu'au comptoir, la communication téléphonique étant elle-même gratuite;
- les services des guides diplômés (GGB) qui se chargent bien volontiers des tours de ville et du pays en expliquant au public averti de l'histoire de l'art, comme aux autres, les beautés de notre bonne ville ou du pays;
- le B.B.B. Agenda, seul calendrier belge des événements touristiques et culturels, unanimement apprécié;
- l'accueil des journalistes étrangers et leur guidage à la découverte de Bruxelles (430 en 1985);



Le nouveau bureau d'accueil et d'information du T.I.B. situé au rez-de-chaussée de l'hôtel de ville de Bruxelles.

- enfin, last but not least, les hôtesses, dont le service et le savoir-faire, plus encore que leur tenue bien connue, rehaussent la plupart des événements bruxellois.

Nouvelles acquisitions pour le compte du Musée Wellington et du Musée de Waterloo

La jolie maison de style Louis XV, sise en face du Temple Commémoratif de la bataille, ancienne Chapelle Royale, à Waterloo, n'aurait peut-être pas résisté aux ravages des années ou à la convoitise des sociétés immobilières si elle n'avait hébergé, durant les nuits des 17 et 18 juin 1815, le duc de Wellington, qui assurait le commandement en chef des troupes britanniques et alliées. C'est de cette demeure, qui était, à l'époque, une auberge, qu'il signa, dans la nuit du 18 au 19 juin, son bulletin de victoire, rendant, du même coup, Waterloo, célèbre dans le monde entier.

Cette ancienne auberge abrite, depuis plusieurs décennies, le Musée Wellington et, depuis 1984, le Musée communal de Waterloo.

Modeste au départ, le Musée Wellington fut agrandi en 1955 et enrichi de nouvelles collections en 1965. Après l'acquisition, en 1972, de cette demeure historique, par la commune de Waterloo, de nouvelles salles furent aménagées et ouvertes au public, de sorte qu'aujourd'hui, le Musée Wellington constitue, peut-être, la meilleure entrée en matière pour une visite fructueuse du site du champ de bataille.

Tout récemment, deux nouvelles acquisitions sont venues étoffer les collections du musée. Il s'agit, d'abord, d'une maquette irréaliste dans la salle 11 et représentant l'attaque de la ferme-château d'Hougoumont d'après le tableau de Crofts, exposé dans la salle française.

Cette maquette, œuvre du Capitaine Duffield, de la Royal Navy, constitue un travail d'une grande finesse et d'une grande précision rendant cet épisode, particulièrement sanglant de la bataille, plus vivace que nature.

Après l'acquisition de poids (dans les deux sens du terme) un canon britannique qui orne désormais l'entrée de la salle des plans lumineux de la bataille. Il n'est peut-être inutile de rappeler ici que l'artillerie britannique, bien que moins nombreuse que celle de Napoléon, a joué un rôle capital dans l'échec des mémorables charges de la cavalerie française.

Quant au Musée de Waterloo, il rassemble, pour l'instant, une documentation qui évoquera la libération de Waterloo par la Résistance locale et l'impressionnante arrivée des premiers chars britanniques dans la commune. Elle constituera le trait d'union entre la fin de la visite du Musée de Waterloo et son débouché sur le couloir du quartier général de Wellington où figure dorénavant le fanion des tanks anglais en 1944.

Ainsi, par étapes successives, le Musée Wellington et le Musée de Waterloo continuent à faire preuve d'une étonnante vitalité. Deux musées qui se complètent, l'un traitant de l'histoire de Waterloo, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, l'autre particulièrement axé sur la médiation du 18 juin 1815. De quoi, au cours d'une seule et

même visite, faire plus ample connaissance avec Waterloo et son passé.

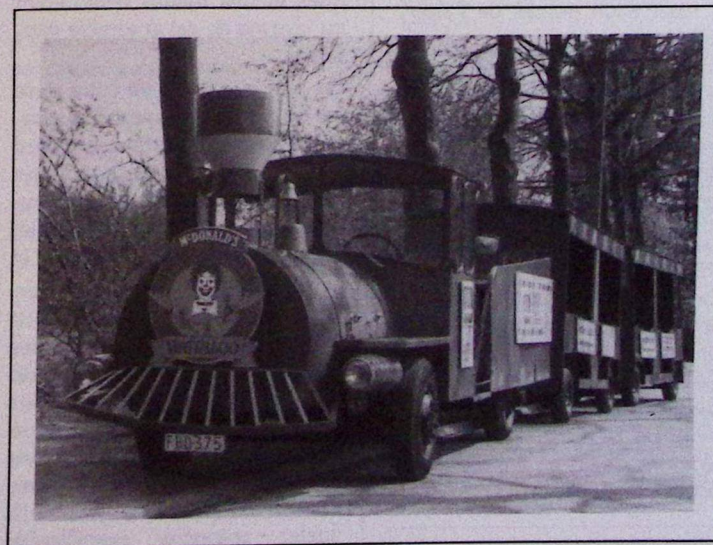
D'autre part, pour la troisième année consécutive, le petit train touristique circulera, cet été, dans les rues de Waterloo. Il assurera, du 18 juin au 31 août 1986, la liaison entre la gare de Waterloo et la butte du Lion en passant par le Musée Wellington, le hameau de Joli-Bois, le carrefour de Mont-Saint-Jean, la ferme de Mont-Saint-Jean et le carrefour de la route du Lion avec ses trois monuments commémoratifs. Les départs de la gare de Waterloo ont lieu, tous les jours, à 10 h 10, 11 h 10, 12 h 10, 14 h 10, 15 h 10, 16 h 10 et 17 h 10. La durée du trajet (aller et retour) est de 58 minutes. Signalons que le voyage peut être scindé, en ce sens que les passagers peuvent descendre à l'un ou l'autre point du parcours pour visiter une attraction touristique, faire du shopping, déjeuner ou encore acheter des souvenirs et reprendre le petit train lors d'un de ses prochains passages.

Le prix du trajet est de 120 F pour les adultes, 90 F pour les enfants et les groupes d'au moins 20 personnes, 75 F pour les groupes scolaires. Gratuit pour les enfants de moins de 6 ans. Dans ce prix sont compris le voyage aller et retour en petit train touristique, l'entrée au Musée Wellington et au Musée de Waterloo, l'entrée au Panorama de la Bataille et l'accès à la butte du Lion. Notons que le petit train touristique circulera également en mai et juin, mais uniquement pour les groupes (scolaires ou autres) et moyennant réservation.

Signalons pour terminer qu'un billet « Un Beau Jour à Waterloo » est d'ores et déjà disponible dans certaines gares du pays, dont Ostende.

Pour un prix forfaitaire très étudié, ce billet donne droit aux visites mentionnées plus haut et à un repas chaud. En outre, le voyageur bénéficie d'une réduction de 50 % sur le prix du trajet en chemin de fer.

Y.B.



Hébergement 1986 en Luxembourg belge Un document plein de bonnes adresses

Une brochure de 128 pages, consacrée à toutes les possibilités de logement de vacances dans la province de Luxembourg, vient de sortir de presse.

Ce document quadrilingue répertorie 122 hôtels, 275 locations d'appartements, de chalets, de villas, 13 établissements de tourisme social, 10 villages de vacances, 17 séjours à la ferme et 21 chambres chez l'habitant.

L'ensemble se présente sous la forme de tableaux contenant tous les renseignements souhaités quant aux adresses, aux prix pratiqués et au confort des établissements.

Cette année, la centrale de réservations « Ourthe et Aisne » figure au chapitre « locations ».

L'association « Ourthe et Aisne » a mis sur pied, depuis mars 83, un service de réservation.

Le système est simple : le vacancier choisit son logement, sur base d'un catalogue et effectue sa réservation auprès de l'association.

Celle-ci conclut les contrats de location, perçoit les loyers et cautions et effectue les états des lieux d'entrée et de sortie.

Une formule qui présente bien des avantages pour le vacancier.

La brochure « Hébergement 86 » est gratuite et disponible sur simple demande à la Fédération Touristique du Luxembourg Belge, quai de l'Ourthe, 9 - 6980 LA ROCHE

(Joindre 24 FB en timbres-poste pour frais d'envoi.)

Réouverture des serres du Palais des Plantes au Jardin botanique national à Meise

Cette année, les serres du Jardin botanique national à Meise sont à nouveau, depuis Pâques, ouvertes au grand public. Vous pourrez y accéder en semaine, mais aussi chaque dimanche et jour férié après-midi et ce, jusqu'au dernier dimanche d'octobre.

Ce grand complexe vitré, qui fut baptisé « Palais des Plantes », couvre plus de 10.000 m² de superficie et héberge plus de 10.000 espèces végétales différentes.

En parcourant les douze grandes serres d'exposition, vous ressentirez un dépassement total en traversant la végétation tropicale et subtropicale des divers continents du globe.

La serre la plus spectaculaire se trouve au milieu du circuit et porte le nom de la plante pour laquelle elle a été spécialement conçue : c'est la serre à Victoria. D'innombrables plantes aquatiques et des marais contribuent au charme de cet ensemble exotique.

De part et d'autre de cette serre se trouvent deux serres consacrées aux plantes utiles. Les neuf autres serres géographiques abritent des plantes qui proviennent d'Amérique, d'Afrique, d'Asie, de Nouvelle Zélande et d'Australie.

Dans le Palais des Plantes, vous découvrirez, à côté des plantes d'intérieur bien familières, de nombreux végétaux dont vous ne connaissez qu'une partie ou qu'un produit d'usage courant dans la vie quotidienne (caféier, théier, canne à sucre, palmier à huile, cotonnier, vanillier...).

Vous serez surpris par le chatoyement des couleurs, des formes et des odeurs des plantes tropicales. Un réel envoûtement, qu'il vous faudra découvrir sur place.

Vous terminerez votre visite au Jardin botanique par une promenade au grand air dans le paisible parc du domaine de Bouchout, avec son château médiéval, ses grands étangs, ses vastes pelouses et ses massifs boisés.

Le Palais des Plantes est ouvert les dimanches et jours fériés de 14 à 18 heures, de Pâques au dernier dimanche d'octobre. Il est en outre ouvert toute l'année, les quatre premiers jours de la semaine, de 13 à 16 heures. Un guide illustré est en vente à l'entrée des serres.

Le Jardin botanique national est accessible en voiture (en suivant la route A12 Bruxelles-Boom-Anvers que l'on quitte à la sortie vers Meise) et en bus (bus L et M au départ de la gare du Nord à Bruxelles).

Portes ouvertes au Château de Bois-Seigneur-Isaac, les dimanches 22 et 29 juin, ainsi que le 6 juillet 1986

Le site de Bois-Seigneur-Isaac, constitué par le château et son parc, ainsi que par l'ancienne abbaye, sa chapelle du Saint-Sang et la ferme voisine, figure parmi les hauts lieux touristiques, religieux et culturels du Brabant Wallon.

Si les pèlerins encore très nombreux de nos jours et les touristes de passage connaissent, pour l'avoir visitée au moins une fois,

la r...
Sara...
siècl...
relié...
vres...
que...
coro...
leur...
coul...
fut...
cul...
qu'...
châ...
tre...
fron...
trée...
En pl.

pro...
effet, le château, étant une
men...
riété privée, n'est normale-
j pas accessible au public.



Heu...
teu...
reusement, pour les ama-
ture...
d'art et de belle architec-
Sno...
le maître de céans, le baron
puir...
et d'Oppuers, ouvre, de-
mer...
1965, les portes de sa de-
En...
re, trois dimanches par an.
1986, les visites du château
et...
du magnifique parc à l'an-
glas...
seront autorisées, dans le
cadre...
des journées « Portes Ou-
vert...
», les dimanches 22 et
29 j...
n et 6 juillet, de 14 à
19 l...
ures.

Signalons que le château, élevé vers 1720 à l'emplacement d'une ancienne forteresse médiévale, est formé d'un majestueux corps de logis que prolongent deux ailes en angle obtus. Seule la tour isolée (côté parc) est plus ancienne; il s'agit, en effet, d'une des tours qui défendaient le château fort primitif.

En outre, le château sert de réceptacle à plusieurs œuvres d'art estimables d'où nous détacherons un très bon portrait de l'Infante Isabelle, sorti de l'atelier d'Antoine Van Dyck, une adorable statue, en bois de tilleul, de Laurent Delvaux, une cheminée monumentale du XVI^e siècle, une intéressante suite de tableaux (portraits, paysages, etc.), ainsi que de précieux meubles de styles Louis XIV, Louis XV et Empire.

Le prix d'entrée est fixé à 100 F pour les adultes et à 50 F pour les enfants.

Toutes les visites sont guidées.

Y.B.

« Campings 1986 en Luxembourg belge »

Un petit journal de 24 pages qui répertorie 90 campings sur les 120 qui existent dans la province de Luxembourg.

Ce document donne, sous forme de tableaux très clairs, les renseignements nécessaires sur chaque terrain de camping, avec son confort, ses distractions, ...

Un calendrier des manifestations a été incorporé à la brochure afin de mieux faire découvrir le folklore de la province de Luxembourg. Document gratuit, joindre 24 FB en timbres-poste pour frais d'envoi.

Avis important à nos membres : le numéro spécial de la revue « Brabant Tourisme » sortira fin août 1986 au lieu et place des numéros de juin et septembre

Comme notre Président, Monsieur Francis De Hondt, Député permanent, l'a déjà porté à votre connaissance dans son éditorial paru dans le n° 1/86 de notre revue, notre Fédération fêtera, en 1986, le cinquantième anniversaire de sa fondation. C'est, en effet, en 1936 et plus précisément le 24 juillet 1936, que notre association fut portée sur les fonts baptismaux, cette naissance coïncidant avec l'octroi des premiers congés payés aux travailleurs. Pour fêter dignement ce jubilé, notre Fédération organisera diverses manifestations, dont le programme vous sera communiqué ultérieurement.

En outre, nous avons décidé d'éditer, pour la circonstance, un numéro spécial de notre revue. Ce numéro exceptionnel, au sommaire duquel figureront les noms d'éminents écrivains du tourisme, aura une teneur d'au moins 120 pages, dont 16 entièrement en couleurs. Il sortira de presse dans la seconde quinzaine du mois d'août et remplacera les numéros 3 et 4 de notre périodique.

Que nos fidèles abonnés ne s'inquiètent donc pas s'ils ne trouvent pas dans leur boîte aux lettres le n° 3 de leur revue, qui, en temps normal, aurait dû sortir dans le courant du mois de juin.

Les manifestations culturelles et populaires

MAI 1986

BRUXELLES : Au Théâtre National (Centre Rogier) dans la Grande Salle : « Comme il vous plaira » de William Shakespeare dans une adaptation de Jean Anouilh (jusqu'au 31 mai). Dans la Petite Salle : « Drôle de Cadeau » de Jean Bouchaud (jusqu'au 31 mai). Au Théâtre des Galeries (Galerie du Roi) : « Le Mariage de Mademoiselle Beulemans » de Fonson et Wieheler (jusqu'au 7 juin). Au Théâtre de Toone, petite rue des Bouchers, 21 (Impasse Schuddevelde) : « Nostradamus » de A. et E. Fauquez. Les représentations ont lieu les mardis, mercredis, jeudis et vendredis à 20 h 30, les samedis à 16 et 20 h 30 (jusqu'au 7 juin).

ETTERBEEK : Au Museum de l'Institut Royal des Sciences Naturelles de Belgique, 29, rue Vautier : Exposition « Les Artistes animaliers professionnels de Belgique ». L'exposition est ouverte tous les jours de 9 h 30 à 12 h 30 et de 13 h 30 à 16 h 45 (jusqu'au 20 mai). Exposition « Elevage et représentations des insectes » (du 24 mai au 8 juin). Mêmes heures d'ouverture.

OTTIGNIES-LOUVAIN-LA-NEUVE : Au Musée de l'Institut Supérieur d'Archéologie et d'Histoire de l'Art, 1, place Blaise Pascal : Expositions « Namur - Bouge » et « Affinités électives » autour de Jörg Madlener. Ces expositions sont ouvertes de 10 à 18 heures; le dimanche de 14 à 18 heures. Elles sont fermées le samedi (jusqu'au 22 juin).

TUBIZE : Art-Foot : 11 peintres et sculpteurs présentent 11 œuvres monumentales, dont un Platiné de 8 mètres de haut, 11 vitrines de commerçants, décorées par des artistes, 11 photographies sélectionnées dans la presse (jusqu'au 9 juin).



Affiche d'Art-Foot, une réalisation de Ph. Ruelle et R. Ollivero.

VIEUX-GENAPPE : A la Fermette du Musée provincial du Caillou, 66, chaussée de Bruxelles : Exposition « En partant du Caillou... », 100 dessins à la plume, fusain et pastel de Robert Tilleux. L'exposition est ouverte du mardi au samedi, de 14 à 18 heures; le dimanche, de 10 h 30 à 18 heures. Elle est fermée les lundis non fériés. Entrée libre.

17 MARBAIS : Fête 1900 (échoppes de produits agricoles et horticoles, exposition de petit outillage agricole ancien). Dans la soirée, bal à la viole.

OTTIGNIES : Ducasse des Vis Tchapias du Szymont (jeux d'enfants à l'ancienne, mat de cocagne, etc.).

18 MARBAIS : Cortège 1900 composé d'une trentaine de chars entourés de plusieurs fanfares.

OTTIGNIES : Ducasse des Vis Tchapias du Szymont. Cortège en costumes d'époque, danses aux carrefours du hameau. Rondeau final.

24 BRUXELLES : A la Bibliothèque Royale Albert 1^{er} (Chapelle de Nassau) : Exposition « Les manuscrits à grisailles ». Fermé les dimanches et jours fériés. Entrée libre (jusqu'au 5 juillet).

GLABAIS : Portes Ouvertes à l'église Saint-Pierre, de 11 à 18 heures. Egalement le 25 mai, de 11 à 20 heures. Entrée : 30 F.

WATERLOO : 3^e Jogging Mc Donald's (12 km). Départ à 10 h 30, au Restaurant Mc Donald's, 579, chaussée de Charleroi à 1410 Waterloo (parking Sarmal). Droit d'inscription (le jour du jogging) : 150 F à verser sur place.

25 SAINTES : Procession de sainte Renelde avec la participation de la chasse de sainte Renelde entourée de cavaliers-musiciens. Départ à 7 heures du matin. Retour vers 17 heures après un périple de plus de 20 km.

WAVRE : Portes Ouvertes à la Station d'épuration des eaux usées du bassin de la Dyle, chaussée de Long Champ à Basse-Wavre (de 13 à 16 h 30). Entrée gratuite.

WOLUWE-SAINT-LAMBERT : Ommegang de Lenneke Mare (Marie la Misérable).

26 BRUXELLES : A l'église Notre-Dame de la Chapelle, à 20 h 15 : l'ensemble ARIA et la Chorale Protestante de Bruxelles (direction : Daniel Burdet) interprètent des œuvres de Buxtehude à Mozart.

JUIN 1986

1 BRUXELLES : les 20 km de Bruxelles. A l'église Notre-Dame de la Chapelle : Messe des Fleurs. A la cathédrale Saint-Michel, à 12 h 30 : Messe artistique. Le Trio Jean-Marie Quenon (hautbois et basson) interprète des sonates d'église de Haendel. Récitant : Bernard Scheyen.

7 MELLERY : Portes Ouvertes à l'église Saint-Laurent avec exposition du trésor du sanctuaire (de 10 à 12 et de 14 à 18 heures). Entrée : 50 F. Egalement le 8 juin aux mêmes heures.

BONLEZ : Portes Ouvertes à la pisciculture de Bonlez, l'un des plus importants centres d'élevage de truites de Belgique (de 10 à 16 heures). Adresse : 64, Fort des Voiles. Entrée gratuite. Egalement le 8 juin aux mêmes heures.

8 BRUXELLES : A la cathédrale Saint-Michel, à 12 h 30 : Messe artistique. Edmond Carlier (violoncelle) interprète des sonates de Pergolèse. Récitants : Claudine et Pierre Laroche.

14 BRAINE-L'ALLEUD : Portes Ouvertes à la Ferme d'Hougoumont. Visites guidées à 15, 16 et 17 heures. Entrée : 50 F. Egalement les 15 et 18 juin aux mêmes heures.

WATERLOO : Portes Ouvertes à l'Atelier-Musée de reliure et de dorure d'art « Le Creuset » (de 10 à 12 h 30 et de 14 à 16 heures). Adresse 70, rue Bodrisart.

15 BRUXELLES : A la cathédrale Saint-Michel, à 12 h 30 : Messe artistique. Matgorzata Verhoeven (harpe) interprète des concertos de Padre A. Soler. Récitante : Sylvie Lust.

17 BRUXELLES : Au Cirque Royal : « Boris Godounov » de Moussorgsky (jusqu'au 29 juin).

18 BEAUVECHAIN : Portes Ouvertes au Musée de la Vie agricole, 8, rue du Moulin (de 9 à 16 heures). Les semailles seront le thème évoqué cette année. Entrée : 30 F. Egalement le 25 juin aux mêmes heures.

Les manifestations culturelles et populaires

20 BRUXELLES : A la Grand-Place : Fête de la musique avec animation assurée par les Francs Bourgeois (également les 21 et 22 juin).

21 BRUXELLES : Dans le Parc de Bruxelles : Fête de la musique.

22 BEAUVECHAIN : Portes Ouvertes au Musée de la Vie agricole (de 14 à 17 heures).

BOISSEIGNEUR-ISAAC : Portes Ouvertes au château de Boisseigneur-Isaac. Visites guidées de 14 à 19 heures. Entrée : adultes : 50 F, enfants : 50 F. Egalement le 29 juin aux mêmes heures.

BRUXELLES : A la cathédrale Saint-Michel, à 12 h 30 : Messe solenne. Dominique Mols (soprano) et l'Ensemble ARIA (quatuor) jouent des motets de Vivaldi. Récitante : Renée Fonck.

BRUXELLES-WITTERZEE : Procession de la Saint-Jean après la grand-messe. Cortège religieux et folklorique où figurent le clergé, des pages de cavaliers, la statue de saint Jean, le seigneur de Witterzee et sa Cour, la sorcière, le moulin, etc...

BRUXELLES : A l'Hôtel de Ville : concert dans le cadre du Festival International de Bruxelles (également le 30 juin).

BRUXELLES : Grand Feu de la Saint-Jean avec danses autour du feu (à 20 heures).

OPPEL : Van Eyllissem : Au Domaine provincial, à 15 heures : Challenge Ginderdeuren. Envol de ± 40 montgolfières.

22 WAVRE : Cavalcade aux flambeaux dans les rues de la ville (vers 22 heures), suivie, à 23 heures, d'un feu d'artifice.

29 BRUXELLES : Braderie annuelle. Brocante libre dans le centre de la ville. Animations diverses (majorettes, fanfares, etc.). Ascension d'un ballon à 17 heures.

WAVRE : Grand Tour de Notre-Dame de Basse-Wavre, procession historique et pénitentielle qui accomplit un périple de 7,5 km en partant de la chasse miraculeuse de Notre-Dame de Basse-Wavre. Départ vers 9 heures, après la messe célébrée, à Basse-Wavre, à l'invitation des participants parmi lesquels se trouve une importante procession de pèlerins, venus, la veille de Noville-sur-Mehaigne. La messe à Basse-Wavre vers 13 heures après la traversée de la ville et se termine aux pèlerins du « Wastia », grand pain décoré de fleurs.

JUILLET 1986

2 BRUXELLES : A la Grand-Place, à 21 heures : Ommegang de Bruxelles, spectacle unique au monde consistant en une reconstitution des fastes d'une fête donnée en 1549, en l'honneur de Charles Quint et de sa Cour (également le 3 juillet). Au Cirque royal : « Boris Godounov » de Moussorgsky (jusqu'au 6 juillet).

6 BRUXELLES : A l'église Notre-Dame-au-Bois : Procession à la chapelle Notre-Dame-au-Bois. A 11 heures, après la grand-messe, le cortège se met en route sous la direction de la chapelle Notre-Dame-au-Bois. A cette occasion, 80 cavaliers, sonneurs de trompes de chasse et porteurs de drapeaux escortent la statue de la Vierge jusqu'à la chapelle.

BOISSEIGNEUR-ISAAC : Portes Ouvertes au château de Boisseigneur-Isaac. Visites guidées de 14 à 19 heures. Entrée : adultes : 50 F, enfants : 50 F.

BRUXELLES : A l'Hôtel de Ville : concert dans le cadre du Festival International de Musique. D'autres concerts auront lieu les 8, 14, 28 et 29 juillet.

BRUXELLES : A la Grand-Place : Festival de guitare de Bruxelles.

BOISSEIGNEUR-ISAAC : Portes Ouvertes à la chapelle Notre-Dame de la Vierge. Visites guidées de 10 à 12 et de 14 à 18 heures. Entrée : 50 F.

BRUXELLES : Portes Ouvertes à l'église romane Saint-Pierre. Visites guidées de 10 h 30 à 12 heures et de 14 à 18 heures. Portes Ouvertes à la Station de pompage de l'eau potable alimentant la ville de Tirlemont et ses environs. Visites guidées de 10 à 12 et de 14 à 18 heures. Entrée gratuite.

BRUXELLES : Portes Ouvertes au Domaine provincial (ancien couvent de l'abbaye d'Heylissem), 2, rue Armand Dewolf. Visites guidées de 10 à 12 et de 14 à 18 heures. Entrée gratuite. Portes ouvertes au

Musée « Armand Pellegri », 15, rue du Moulin. Visites guidées de 10 à 12 et de 14 à 18 heures. Entrée : 25 F.

21 BEAUVECHAIN : Portes Ouvertes au Musée de la Vie agricole (de 14 à 17 heures). Entrée : 30 F.

BRUXELLES : Fête Nationale. Animation, durant la journée, dans le parc de Bruxelles, suivie, vers 22 h 30, d'un grand feu d'artifice.

23 BRUXELLES : Grand-Place : Festival International de Danse. Egalement les 24, 25 et 26 juillet. Place de la Monnaie : Mallemt. Egalement les 24, 25 et 30 juillet.

26 LIMAL : Portes Ouvertes au Musée vivant de la plante aquatique (Jiffy-Plant), 63, rue Grimohaye. Dans des bassins couvrant plus de 6.000 m² sont rassemblées plus de 600 variétés de plantes aquatiques. Visites guidées toutes les demi-heures, de 9 heures à 1 heure du matin avec nocturne. Entrée gratuite.

AOÛT 1986

1 BRUXELLES : Place de la Monnaie : Mallemt (également les 6, 7 et 8 août).

4 BRUXELLES : A l'Hôtel de Ville : concert dans le cadre du Festival International de Bruxelles. D'autres concerts auront lieu les 5 et 25 août.

9 BRUXELLES : 658^e Plantation du Meyboom. A 14 heures : départ du cortège (rue du Meiboom) vers la Grand-Place. Arrivée à la Grand-Place vers 15 heures. Animations diverses. Départ de la Grand-Place vers 16 heures pour l'angle des rues du Marais et des Sables où a lieu, avant 17 heures, la Plantation du Meyboom. Cette plantation est suivie de réjouissances populaires.

15 BRUXELLES : Grand-Place : Tapis de fleurs (également les 16 et 17 août).

ITTRE : Procession de Notre-Dame d'Iltre.

MARBAIS : Procession du Saint-Sacrement, après la messe de 10 heures avec la participation des membres de la Confrérie de Saint-Roch et des Sapeurs Chevaliers de la Sainte Croix en costumes d'apparat.

17 BEAUVECHAIN : Portes Ouvertes au Musée de la Vie agricole (de 14 à 17 heures). Entrée : 30 F.

18 MARBAIS : Au hameau de Marbisoux, à 15 heures : Pèlerinage des membres de la Confrérie de Saint-Roch, qui « partent pour Jérusalem ». Il s'agit d'un cortège mi-profane mi-religieux très pittoresque au cours duquel les pèlerins acceptent des dons en espèces et en nature, lesquels sont vendus aux enchères après le retour des pèlerins. La fête se termine par la pittoresque danse des pèlerins.

28 BRUXELLES : Au Parc des Expositions du Heysel : Festival européen d'Art pyrotechnique (également les 29 et 30 août).

31 BOUSVAL : Fête de Saint-Barthélemy. Après la grand-messe, le char portant la statue du saint Apôtre fait le tour de la localité. La fête comporte, en outre, diverses animations culturelles et populaires.

BRUXELLES : Fête des Enfants dans le Parc de Bruxelles.

SEPTEMBRE 1986

5 BRUXELLES : Au Stade du Heysel : Mémorial Ivo Van Damme.

7 BRUXELLES : Au Bois de la Cambre : Concours d'élégance en attelage. Avant-port de Bruxelles : Régate internationale (aviron).

ETTERBEEK : Grand Cortège folklorique international (40 groupes et chars, 1.200 participants, 600 musiciens). Départ du carrefour de La Chasse. Grande parade des groupes et rondeau final à la place Jourdan à partir de 17 heures.

13 SAINT-JOSSE-TEN-NOODE : Portes Ouvertes à l'Hôtel Charlier, 16, avenue des Arts (de 10 à 18 heures). Visites guidées à 10, 11, 14 et 15 heures. Entrée : 20 F.

14 BRUXELLES : Au Heysel : Grand Prix Eddy Merckx pour coureurs cyclistes professionnels.